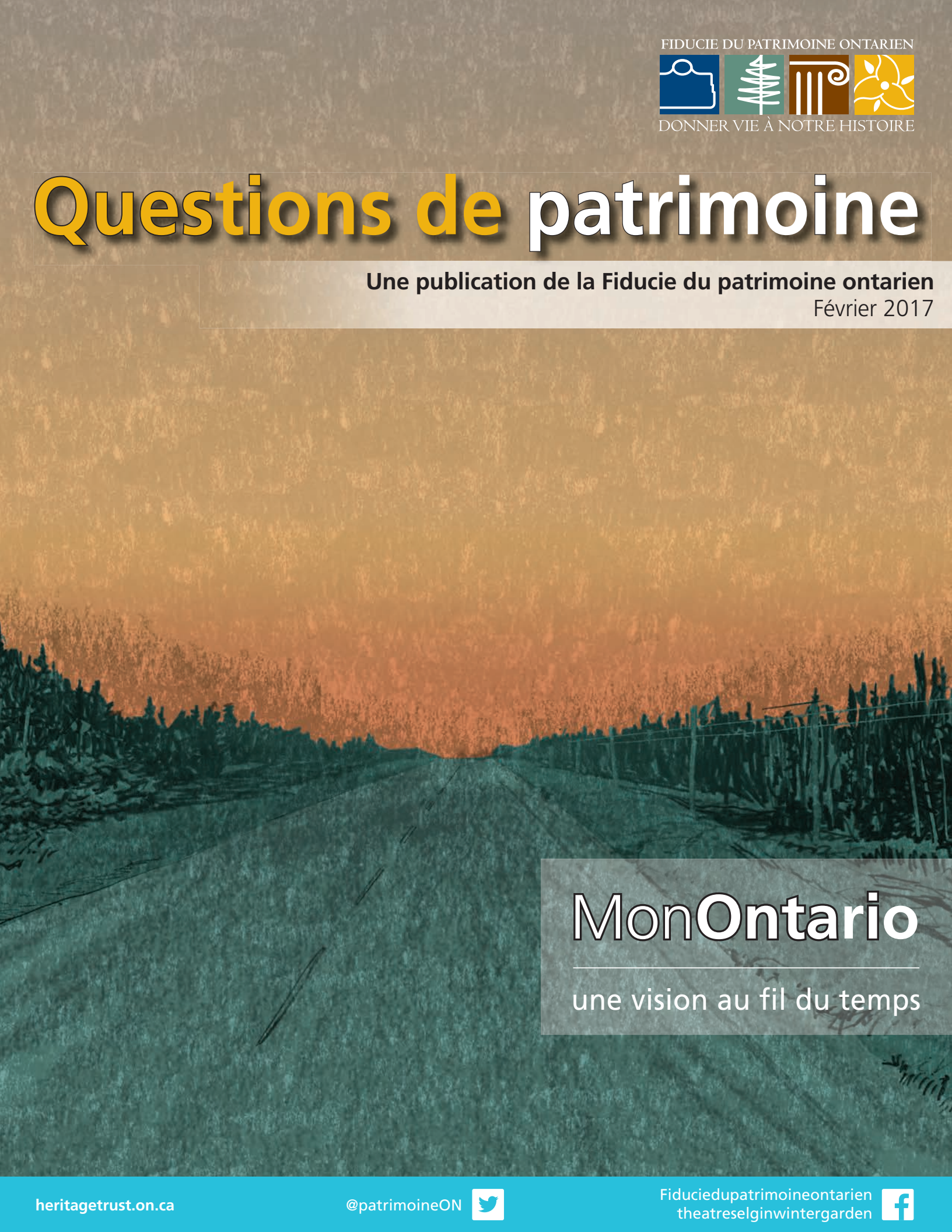




Questions de patrimoine

Une publication de la Fiducie du patrimoine ontarien

Février 2017



MonOntario

une vision au fil du temps





Notre page couverture : La route 11, près de Hearst

Par Todd Stewart – artiste et ancien bénéficiaire du Programme des artistes en résidence Doris McCarthy

Le lien qui m'unit à un endroit se resserre lorsque je m'y retrouve seul, enveloppé par le silence, loin du monde extérieur. La tranquillité suspend le temps et calme mon esprit. Un endroit parmi plusieurs me vient en tête : la route 11, notamment le tronçon vers le Nord qui traverse l'Ontario. J'ai roulé sur cette route à plusieurs reprises; certes, le trajet ne s'est pas inscrit dans ma routine, mais j'ai parcouru la route assez souvent pour qu'elle s'imprime dans ma mémoire.

Le long tronçon bordé d'épinettes et de pins de l'autoroute à deux voies est loin d'être une vue ennuyeuse. À mes yeux, c'est un espace contemplatif et rassurant, notamment à la tombée du jour, avant que l'obscurité ne l'emporte sur le crépuscule. J'en profite pour m'arrêter et couper le moteur. Hors de mon véhicule, je m'assois dans la quiétude absolue; pas une voiture ne circule, l'air semble immobile. Qu'une autoroute puisse être un endroit procurant une telle expérience peut sembler étrange; toutefois, l'instant d'un moment, il me plaît de m'imaginer au milieu de nulle part, à l'abri du temps.

Todd Stewart au « Paradis d'une folle » avec sa sérigraphie *Sans titre (Lac Ontario)*, réalisée durant sa résidence obtenue grâce au Programme des artistes en résidence Doris McCarthy.

Ce numéro de la revue *Questions de patrimoine*, publié en français et en anglais, est tiré au total à 28,000 exemplaires. Les archives des numéros antérieurs sont disponibles sur notre site Web à l'adresse suivante : www.heritagetrust.on.ca/qp.

Cette publication est imprimée sur du papier recyclé avec des encres à base d'huile végétale. Aidez-nous à protéger l'environnement en partageant ou en recyclant cette publication une fois que vous l'aurez lue.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser à la :

Fiducie du patrimoine ontarien
10, rue Adelaide Est, Bureau 302
Toronto (Ontario) M5C 1J3
Téléphone : 416 325-5032
Télécopie : 416 314-0744
Courriel : marketing@heritagetrust.on.ca
Site Web : www.heritagetrust.on.ca

Numéro de l'accord de publication 1738690

SEO ISSN 1201-0766 (Imprimé)

ISSN 1911-4478 (PDF/En ligne)

02/17

Also available in English.



© Imprimeur de la Reine pour l'Ontario, 2017 © Fiducie du patrimoine ontarien, 2017 Photos © Fiducie du patrimoine ontarien, 2017, sauf indication contraire.

Édité par la Fiducie du patrimoine ontarien (un organisme relevant du ministère du Tourisme, de la Culture et du Sport de l'Ontario).

Dessin de couverture : Todd Stewart

Concepteur graphique : Paul Arcari

Comité de rédaction : Beth Hanna, Sean Fraser, Paul Dempsey, Wayne Kelly, Katherine Low, Gordon Pim, Sam Wesley, Madison Hamilton et Michael Dorcas.

Toute annonce ou tout encart dans la présente publication ne signifie pas automatiquement que la province de l'Ontario appuie les sociétés, les produits ou les services en question. La Fiducie du patrimoine ontarien n'est pas responsable des erreurs, omissions ou représentations fallacieuses figurant dans toute annonce ou tout encart.



Contenu

Message de la
première ministre

02

Beth Hanna

03

Thomas H.B. Symons

06

Michael Runtz

07

Konrad Sioui
Muhammad Qureshi

08

L'honorable
Elizabeth Dowdeswell

09

Paul Yee
Melanie Pledger

10

Première ministre
Kathleen Wynne

11

Marshall Pynkoski

12

Karolyn Smardz Frost
Sam Steiner

13

Jean-Luc Pilon
Afua Cooper

14

Michael Bliss

15

Susan Bryan

16

Philip Pritchard

17

L'honorable
James Bartleman

18

Manuel Stevens

19

James Raffan

20

D'Arcy Jenish
Jim Szilva

22

Carl Benn
Mélanie-Rose Frappier

23

M. Margaret Froh

24

Atom Egoyan
Charlie Fairbank

25

Yannick Bisson

26

Steve Paikin

27

David Rayside

28

R. Donald Maracle
Joëlle Roy

29

Ministre
Eleanor McMahon

30

L'honorable
David Onley

31

Joseph Desloges

32

Josephine Mandamin
Adrienne Shadd

33

Larry Wayne Richards

34

Ellen Scheinberg
Patrick Julig

35

William R. Fitzgerald

36

David P. Silcox
Georges Quirion

37

Kevin Mannara
Holly Martelle

38

Deepa Mehta
Scarlett Janusas

39

Arlene Chan

40



Premier of Ontario - Première ministre de l'Ontario

MESSAGE DE LA PREMIÈRE MINISTRE DE L'ONTARIO

Au nom du gouvernement de l'Ontario, je suis ravie d'offrir mes vœux les plus chaleureux aux lectrices et aux lecteurs de la revue *Questions de patrimoine*, publiée par la Fiducie du patrimoine ontarien.

Le 1^{er} juillet 2017, le Canada célèbre un événement marquant : son 150^e anniversaire. À titre de l'un des quatre membres originaux de la Confédération, l'Ontario célèbre également son 150^e anniversaire. Cet événement est une occasion unique pour les Ontariens et Ontariennes de se rassembler pour exprimer leur fierté et leur optimisme envers leur province, favoriser une meilleure connaissance de leur histoire commune et développer une vision partagée sur leur avenir.

Je profite de l'occasion pour féliciter la Fiducie du patrimoine ontarien de son engagement soutenu à préserver, à protéger et à promouvoir le riche patrimoine de notre province pour les générations actuelles et futures, et à souligner le dynamisme qui émane de nos expériences communes.

J'aimerais également remercier tous ceux et celles qui ont joint la conversation qu'a inspirée le projet MonOntario de la Fiducie du patrimoine ontarien. J'ai bien hâte de lire leurs récits et d'en apprendre davantage sur les gens et les collectivités qui travaillent si fort à enrichir la vie dans notre magnifique province.

Je vous offre mes meilleurs vœux pour des célébrations mémorables et inspirantes.

La première ministre de l'Ontario,

A handwritten signature in black ink, reading 'Kathleen Wynne'.

Kathleen Wynne

Des récits qui nous définissent

Par Beth Hanna directrice générale, Fiducie du patrimoine ontarien



Parc provincial du lac Supérieur, Sault Ste. Marie.
© 2017 Société du Partenariat ontarien de marketing touristique

Les récits sont puissants. Ils révèlent nos valeurs, nos plaisirs et nos souvenirs, les rites et les rythmes de nos vies, nos natures spirituelles, nos esprits créatifs, nos victoires et nos regrets. S'ils nous appartiennent, nos récits peuvent aussi s'avérer d'importants instruments pour communiquer nos réflexions et idées aux autres. Ils décrivent les liens qui nous relient au territoire et à la communauté, ou qui nous unissent les uns aux autres.

L'histoire culturelle de l'Ontario remonte à plus de 10 000 ans. Le 150^e anniversaire de la Confédération nous apporte la possibilité de nous tourner vers le passé et d'apprendre, de regarder autour de nous et de réfléchir, de contempler l'avenir et d'imaginer. C'est un bon moment pour échanger nos récits, écouter l'histoire d'autrui, explorer ensemble les thèmes qui revêtent un sens, ont de la valeur et sont une source de beauté, et appliquer notre compréhension commune pour mieux discerner l'avenir.

J'ai eu la chance de rencontrer des Ontariens et Ontariennes de toutes les générations dans diverses collectivités partout dans la province. Je les ai entendus se raconter; j'ai ri et pleuré avec eux; j'ai partagé des repas, écouté des concerts, pris part à des festivals et à des cérémonies; j'ai visité des terres respectées et j'ai admiré des créations confectionnées et imaginées. Permettez-moi de partager avec vous quelques-uns des récits qui tissent la trame de l'Ontario, de vous parler des gens et des lieux qui façonnent notre province.

Nochemowenaing – un magnifique et paisible promontoire de terres sauvages que gèrent conjointement la Fiducie et la Première Nation chippewa de Nawash. Thonnakona – le lieu de repos de 1 760 ancêtres wendats et wyandottes. Le cimetière épiscopal méthodiste africain d'Otterville – l'un des rares lieux de sépulture préservés des pionniers noirs en Ontario. Le temple de

Sharon – conçu pour représenter les croyances des Enfants de la paix dans sa structure géométrique audacieuse et le magnifique savoir-faire qu'il révèle. La synagogue Kneseth Israël (Junction Shul) – dont les fenêtres circulaires renvoient au mot hébreu signifiant la « vie ». Les ruines de l'église St. Raphael – un lieu de commémoration de la communauté catholique écossaise. La salle de prière du Centre ismaélien à Toronto. L'esprit de nos ancêtres est perceptible dans tous ces endroits remarquables, sacrés, qui expriment la sérénité.

Il y a aussi la nature, intrinsèquement liée à notre identité en tant qu'Ontariennes et Ontariens. Le Bouclier canadien, les Grands Lacs, les forêts et les cours d'eau ont imprégné notre âme dès les premiers établissements. Cela se perçoit et se vit en marchant sur le sentier Bruce, en maniant la pagaie en canot ou en pédalant sur une route de campagne. Devant le spectacle offert par le paysage pastoral de la « petite ceinture d'argile » ou par celui de la pointe d'un bassin versant de l'océan Arctique – la ligne de partage dans le Nord de l'Ontario où les eaux s'écoulent dans la baie d'Hudson vers le Nord ou l'océan Atlantique vers le Sud et l'Est – ou encore la vision créée par les aurores boréales sur l'île Moose Factory, nous sommes bouche bée.

L'interaction de l'œuvre humaine avec ces reliefs a donné naissance à des paysages culturels qui reflètent les couches complexes de notre histoire, évoquant qui nous sommes en tant que société, ainsi que la diversité et les valeurs de nos communautés à mesure qu'elles évoluent. Les prairies à herbes hautes de Bkejwanong, « là où les eaux se divisent » et où s'étendent les terres ancestrales des Ojibwés, des Outaouais et des Pottawatomis – lieu aussi connu sous le nom de l'île Walpole. Mnjikaning, « là où se trouvent les barrages », notamment les anciens barrages en bois de Rama, les plus imposants et les mieux conservés dans l'est de l'Amérique du



Nord, grâce auxquels les peuples autochtones ont récolté du poisson pendant plus de 5 000 ans. Le centre historique de la ville de Goderich, un paysage urbain aménagé avec soin et faisant aussi foi de la résilience de cette communauté qui a rebâti son quartier pittoresque après le passage d'une tornade dévastatrice en 2011. Les séries de façades élégantes en brique de couleur chamois qui encadrent la rue principale du quartier historique de Seaforth.

Les Ontariens et Ontariennes s'expriment au moyen d'une architecture remarquable. Pour ma part, je suis émerveillée par l'édifice de l'Assemblée législative de l'Ontario, par le respect, la noblesse et la grandeur qu'incarne ce monument, comme l'avait prévu son architecte Richard Waite. Je suis admirative devant l'œuvre de l'architecte Thomas Lamb : le splendide Centre des salles de théâtre Elgin et Winter Garden – dernier théâtre à salles superposées en exploitation dans le monde. J'éprouve un ravissement total devant l'expression artistique du Groupe des sept et d'autres peintres que font découvrir les murs du sanctuaire de l'église anglicane St. Anne à Toronto. Le Maple Leaf Gardens, la Colline du Parlement à Ottawa, l'hôtel de ville emblématique de Kingston, le château Dundurn à Hamilton, l'église Our Lady surplombant le quartier historique de Guelph.

Daphne Odjig. Les sculptures de Ben Henry. Tous ces artistes, et des myriades d'autres, nous parlent à leur façon de l'Ontario, élargissent nos perspectives et fortifient nos âmes.

Nous ne pouvons qu'être inspirés par l'histoire des inventeurs et concepteurs – D^{re} Vera Peters, Alexander Graham Bell, D^r James Collip, sir Sandford Fleming, Elsie MacGill et D^{re} Roberta Bondar – qui nous incitent à penser autrement au sujet du monde qui nous entoure.

Bon nombre des récits que nous avons présentés au moyen de programmes et de plaques provinciales m'ont mise au défi de voir les choses différemment. Les victimes de racisme et de préjugés ainsi que toutes ces personnes qui se battent pour défendre leurs droits et ceux des autres. Nellie McClung et D^{re} Emily Stowe, qui ont milité pour les droits des femmes. Hugh Burnett et la National Unity Association, qui ont lutté pour l'égalité raciale et la justice sociale, et dont les efforts ont jeté les bases de la législation sur les droits de la personne en Ontario. L'Homophile Association de l'Université de Toronto et d'autres militants précurseurs qui défendent les droits des LGBTQ et ont fait progresser les débats et discussions. Les survivants du Mohawk Institute et d'autres pensionnats, dont les

Par ce numéro de *Questions de patrimoine*, la Fiducie du patrimoine ontarien lance **MonOntario – une vision au fil du temps**, un projet qui prend la forme d'une conversation entre Ontariens, toute une année durant, sur qui nous sommes et qui nous aimerions devenir – un échange d'une nature aussi diversifiée et dynamique que la province elle-même.

Tous ces lieux sont des points de repère dans la mémoire collective, des points de référence pour notre identité, et ils renforcent mon engagement pour la conservation.

L'Ontario compte des esprits immensément créatifs. Les mots de Thomas King, d'Alice Munro, de Michael Ondaatje et d'Al Purdy. La musique de Glenn Gould, de Gordon Lightfoot, de la Nathaniel Dett Chorale et de Sarah Harmer. Les tableaux de Norval Morrisseau, de Doris McCarthy, d'A.Y. Jackson, de

voix sont enfin entendues. Tous ces récits et expériences nous inspirent à bâtir un meilleur avenir où seront reconnus les droits et contributions de tous les Ontariennes et Ontariens.

Les objets sont aussi d'importants porteurs de récits. La ceinture wampum à deux rangs, le Guswenta, qui témoigne de la première alliance entre les peuples autochtones sur l'île aux Tortues et les Européens. La masse exposée à l'Assemblée législative de l'Ontario, prise dans une bataille livrée en 1813

et retournée en gage d'amitié un siècle plus tard. Les films maison de la famille Fulford montrant celle-ci en train de distraire des héritiers de la Couronne britannique (les futurs rois Édouard VIII et George VI) dans le domaine familial à Brockville. Le portrait de Josiah Henson, esclave en fuite et abolitionniste, qui a été offert à la reine Victoria en 1877. Et nous gardons tous des souvenirs personnels, des photos et des lettres, des archives familiales, des livres, des bricolages, des jouets d'enfants auxquels nous attachons une valeur sentimentale.

Tout le monde a une histoire à raconter. Il peut s'agir d'un événement particulier, comme la rencontre d'un héros, qui a orienté notre façon de penser, d'un lieu de mémoire, d'un objet revêtant un sens spécial. Nos récits et leur sens sont propres à nous, même lorsqu'ils sont partagés. Mais le partage qui s'opère nous permet d'accroître notre compréhension, d'exprimer des points de vue différents, d'édifier la collectivité. Nous récits nous relie. Ils nous mettent en contact avec une dimension plus grande, qui englobe. Ils sont ce qui restera après nous. Mais il y a encore tant de récits inconnus à transmettre, le moment venu.

Nous avons demandé à 47 personnalités éminentes de l'Ontario, à des hommes et à des femmes accomplis qui représentent un vaste éventail de perspectives, de donner le coup d'envoi, d'écrire et d'envoyer des photos sur ce qui les inspire et contribue à les définir.

Nous espérons que vous raconterez aussi votre Ontario. Peut-être avez-vous une expérience personnelle, un lieu particulier, une chanson, une recette, une tradition, une œuvre d'art, un artefact ou un simple objet en tête, en ce moment, quand vous pensez à l'Ontario.

Profitez de 2017 pour échanger nos récits, écouter l'histoire d'autrui, explorer ensemble les thèmes qui revêtent un sens, ont de la valeur et sont une source de beauté, et appliquer cette compréhension commune pour mieux discerner l'avenir. Avez-vous une histoire spéciale à raconter? Et qu'en est-il de l'avenir? Qu'aimeriez-vous voir dans l'Ontario de demain?

Beth Hanne



L'arche du temple de Sharon.

Participez à la conversation à heritagetrust.on.ca/monontario!

Homer Watson : artiste pionnier de l'Ontario

Par Thomas H.B. Symons – président du conseil d'administration, Fiducie du patrimoine ontarien, et président fondateur et professeur émérite titulaire de la chaire Vanier à l'Université Trent

Les toiles et dessins de Homer Watson ont saisi l'esprit pionnier de l'Ontario, tout autant que, une génération plus tard, ceux du Groupe des sept ont capté l'âme des régions plus nordiques du Canada.



Né dans le village de Doon, dans la vallée de la rivière Grand, Watson – un artiste autodidacte – puisait son inspiration dans les paysages, les gens et les activités autour de lui. Ses thèmes reflètent un enracinement profond dans sa communauté et une passion de la nature, qui imprégnait l'homme. Son œuvre unique fait ressortir l'essence de lieux particuliers en des moments précis, en plus de témoigner admirablement de l'expérience des fondateurs de la région.

Watson a lui-même été un pionnier dans sa façon d'intégrer la forme à son art. Il recourait souvent aux interprétations amples et larges lorsqu'il documentait les procédés par lesquels les paysages se sont transformés de son vivant, passant de forêts à territoires. Il est allé, dans son œuvre, au-delà de la simple utilisation du motif pour avancer dans sa quête d'un réalisme artistique qui rendrait la puissance et l'énergie présentes dans la nature.

Les toiles et esquisses de Watson ont considérablement contribué à la commémoration et à la compréhension du patrimoine pionnier de l'Ontario, et je lui en suis reconnaissant, car j'enseigne et étudie l'histoire canadienne. Et je suis aussi admiratif devant son talent artistique.



The Pioneer Cabin (La cabane de pionniers), tableau peint par Homer Watson, 1900. Reproduit avec l'aimable autorisation de la Homer Watson House & Gallery



Répondre à l'appel d'Algonquin

Par Michael Runtz – éducateur, naturaliste, auteur et photographe

Naturaliste de longue date, désireux d'explorer l'histoire naturelle de l'Ontario, j'ai été à même d'apprécier à quel point la biodiversité de cette province est riche. Le Nord possède la toundra la plus méridionale au monde, que fréquentent l'ours polaire et le renard arctique. Le Sud abrite des vestiges de prairies à herbes hautes et des forêts caroliniennes où, tristement, résident le plus grand nombre d'espèces menacées au Canada.

De tous les endroits que j'ai visités, le parc Algonquin est le plus singulier. Son emplacement sur les anciennes formations rocheuses du Bouclier canadien lui confère un caractère unique et crée un milieu accueillant pour les végétaux et animaux nordiques. Beaucoup d'entre eux ne se

rencontrent pas plus au sud au Canada. Puis il y a la flore et la faune typiques du Sud qui ne s'égarent pas beaucoup plus au nord. Ce mélange est à son meilleur à l'automne, quand les érables enflamment les collines et que, en contrebas, les forêts d'épinettes et de sapins forment une frange sombre sur les rives.

Ce paysage à couper le souffle est celui d'animaux emblématiques comme le huard, l'orignal et le loup – une espèce désormais reconnue comme étant unique. Leurs appels sauvages ajoutent une autre dimension à tout séjour au parc Algonquin. Le besoin d'y répondre fait partie des raisons qui m'y attirent année après année.

Photos gracieusement fournies par Michael Runtz



Photo : Ann Mayall



Le cœur de l'Amérique du Nord

Par Konrad Sioui – grand chef de la Nation huronne-wendat



Thonnakona – un paysage culturel sacré des Hurons-Wendat dans la ville de Vaughan et un lieu de repos des ancêtres. Photo gracieusement fournie par Mélanie Vincent, 2016

Nombreuses sont les histoires que nous pouvons raconter. Pensons en tout premier lieu à celle du mot « Ontario », dont bien des gens ignorent la signification, avançant différentes explications. Il faut savoir que, dans la langue huronne « io » est un superlatif et « ontara » signifie « un lac ». Alors, « Ontario » signifie *beau lac*, ou bien « belle eau scintillante ». En fait, il s'agit du *plus beau lac* – « Ontar-io ». Tel est son nom. Et c'est ainsi que nous l'appelons.

Mais l'Ontario est plus qu'un lac : c'est un lieu. C'est un lieu où, selon nous, se trouvent les plus belles étendues de terre. Et c'est pourquoi nous avons choisi d'y vivre, au cœur de l'Amérique du Nord. Les Grands Lacs constituent le cœur de l'Amérique du Nord. C'est là que bat le cœur de l'Île-de-la-Tortue. Cette région a toujours été partagée avec les Anishinaabe (Anichinabés). Nous sommes ce qu'ils sont – Chippewa (Chippauais), Mississaugas, Ojibway (Ojibwés), Algonguins. Tous parlent la même langue. Ils se disent « Anishinaabe ».

Comme les Cris, les Montagnais et d'autres se disent « Innus ». Nous parlons la même langue parmi les Iroquoiens, mais de légères variantes nous distinguent. Si je parle de moi comme être humain, j'emploierai le mot « Onkwehonwe ». Et savez-vous ce que les Mohawks utilisent pour exprimer la notion d'être humain? Ils utilisent aussi « Onkwehonwe ». Nous disons tous la même chose. Et c'est pourquoi nous avons choisi de vivre au cœur même de l'Amérique du Nord et de son affluent, le Saint-Laurent.

Notre empreinte toute naturelle

Par Muhammad Qureshi – bénéficiaire du Prix du lieutenant-gouverneur pour les réalisations des jeunes en matière de conservation du patrimoine ontarien en 2014

La magie a commencé à opérer un après-midi d'automne frisquet après une partie de hockey avec des amis. J'empruntais un sentier pour revenir chez moi. Les feuilles prenaient des tons jaune vif et rouge flamboyant, et j'ai croisé une tortue peinte se précipitant à son rythme pour retourner dans un marais. Toute une heure s'était volatilisée alors que j'explorais des espèces sauvages dans leur milieu, à quelques pas de l'endroit où j'habitais. Ce contact avec la nature m'a fait autant vibrer que le jeu avec mes amis ce jour-là.

À 150 ans, l'Ontario affiche un magnifique patrimoine naturel, aussi influent sur notre identité que notre riche patrimoine culturel. Pour l'avenir, je souhaite que l'Ontario parvienne à protéger notre patrimoine naturel contre les défis du climat, de l'urbanisation et du changement en général. Il est vraiment formidable de voir nos jeunes avoir une conscience aiguë de l'importance de la conservation des milieux et espèces sauvages, sachant qu'ils nous rappellent à quel point nos racines sont profondes dans le monde naturel et que notre croissance se poursuit, tout en veillant à garder l'empreinte naturelle qui rend l'Ontario unique. Un jour, une nouvelle génération empruntera le même sentier et les descendants de la tortue croisée sur mon chemin seront là pour l'accueillir.

Photos gracieusement fournies par Muhammad Qureshi

La conscience de notre province

Par l'honorable Elizabeth Dowdeswell – 29^e lieutenant-gouverneur de l'Ontario

Photo : V. Tony Hauser



Photo gracieusement fournie par le Bureau du lieutenant-gouverneur de l'Ontario

L'édifice de l'Assemblée législative de l'Ontario, achevé en 1893, est une magnifique structure imprégnée des récits des moments les plus marquants de l'histoire moderne de notre province. C'est un lieu riche en traditions, dont l'une figure parmi les plus récentes à avoir été instaurées : l'hébergement des appartements du lieutenant-gouverneur. Depuis 1937, année de la fermeture de la résidence du gouverneur général, la personne représentant la Souveraine demeure là où siège l'Assemblée législative, dont les membres sont élus. Dans la lignée de notre héritage constitutionnel, les deux côtés gardent jalousement leurs coutumes et privilèges respectifs. Cette cohabitation s'est toujours déroulée pacifiquement au fil des ans.

Mentionnons, à titre d'exemple, le Programme des pages à l'Assemblée législative. Depuis 1867, les jeunes devenus des pages ont été au service des députés et, de façon plus générale, ont agi comme des ambassadeurs de l'Assemblée

législative. (L'institution de la vice-royauté a aussi ses ambassadeurs : les fantômes des différents lieutenants-gouverneurs qui, dit-on, hanteraient les couloirs.) Depuis de nombreuses décennies, le lieutenant-gouverneur en poste rencontre les pages à leur entrée en service. Il s'agit d'une pratique importante. Dans mon cas, je suis non seulement appelée à répondre aux questions des pages sur mon rôle dans la gouvernance de la province, mais aussi à échanger, de sorte que les pages me parlent de leurs études, de leur famille et de la ville d'où ils viennent. Il arrive même qu'un récital de piano soit offert à l'improviste lors de ces rencontres.

Je me réjouis de tels entretiens. Peu de temps après mon entrée en fonction, j'ai demandé l'avis d'un groupe de pages quant aux enjeux sur lesquels je devrais mettre l'accent durant mon mandat. Les réponses variaient. Quelques-uns pensaient que je devrais attirer l'attention sur l'intimidation, et tous ont convenu de la nécessité de promouvoir un mode de vie

plus écologique. Puis un jeune homme à la fois réfléchi et enthousiaste a levé la main et m'a suggéré de centrer mes efforts sur la lutte contre la pauvreté et l'itinérance. Et il a poursuivi en m'expliquant pourquoi. Je me remémore souvent cette rencontre parce que je me suis alors interrogée sur mes actions et réflexions lorsque j'étais en 7^e année. « La pauvreté et l'itinérance. » Cet échange m'a laissée optimiste quant à notre avenir, car de jeunes gens brillants qui s'expriment avec éloquence affichent déjà la gentillesse et l'altruisme qui caractérisent les Ontariennes et les Ontariens.

Queen's Park est bien davantage qu'un édifice historique. Grâce au travail constant de tous, des pages aux premiers ministres en passant par les législateurs et divers collaborateurs, ce lieu symbolise la fonction publique et la conscience de notre province. Puisse-t-il continuer de nous inspirer pendant de nombreuses années.

Des tantes de ma famille, vers 1915.



Raconter l'histoire des Canadiens d'origine chinoise

Par Paul Yee – historien et auteur

Je suis inspiré par quelque chose d'immatériel : le passé, surtout celui des Canadiens d'origine chinoise. J'ai grandi à Vancouver sans en savoir beaucoup sur mes origines. Mais je n'ai jamais cessé d'en faire le récit depuis que j'en ai trouvé des traces.

Des artefacts dans les musées et des documents d'archives témoignent bien du passage des Chinois dans les fermes, les mines d'or et de charbon, les conserveries de saumons et les scieries de bardeaux en Colombie-Britannique. Et les dépôts d'archives de l'Ontario contiennent des photos des premiers Chinois aussi présents dans cette province.

Toutefois, les récits de vie de la plupart des immigrants de jadis ont sombré dans l'oubli, et rares sont ceux qui nous sont parvenus. Ces pionniers n'étaient pas très différents des autres premiers arrivants qui ont débarqué au Canada et dont les vies se sont aussi effacées peu à peu dans la mémoire.

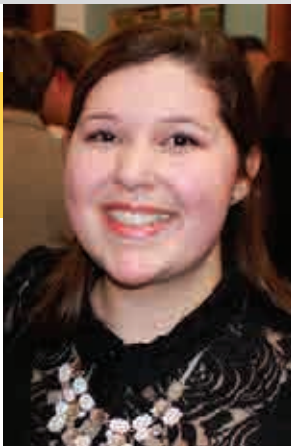


Photos gracieusement fournies par Paul Yee

Les années passent. Un jour, on m'aura oublié moi aussi. Mais mes récits ne me suivront pas dans la tombe; ils survivront sur les rayons des bibliothèques et dans l'univers numérique.

Des savants disent que c'est au contact de l'« histoire » que l'on comprend le monde et se découvre. J'écris encore sur la vie des premiers Chinois arrivés au Canada. Plus j'étudie, plus je constate que j'en sais peu, et une nouvelle question n'attend pas l'autre.

Pourquoi je me soucie de mes ancêtres? Parce que, sans eux, je ne serais pas là aujourd'hui.



Leçons du passé

Par Melanie Pledger – bénéficiaire du Prix du lieutenant-gouverneur pour les réalisations des jeunes en matière de conservation du patrimoine ontarien en 2015

Je suis fière d'être Canadienne. Je suis également fière d'être Ontarienne. Je dirais même plus, je suis fière d'être une adepte des Falcons.

En 2014, j'ai terminé mes études secondaires dans l'une des plus anciennes écoles du Canada : l'Owen Sound Collegiate and Vocational Institute (OSCVI). Cette école a été fondée en 1856 avant même que l'Ontario ne devienne une province canadienne. Des personnes célèbres y ont étudié, notamment Billy Bishop, Norman Bethune et Agnes Macphail. En 2013, la nouvelle salle du Souvenir a été dévoilée en mémoire d'anciens élèves qui ont combattu et sont morts pendant les guerres. En 2016, à peine trois ans plus tard, l'école a cessé ses activités. L'OSCVI et une autre école secondaire d'Owen Sound ont fusionné pour donner naissance à l'école secondaire du district d'Owen Sound. Même si l'OSCVI a fermé ses portes, ses enseignants continuent d'inspirer et de guider les élèves. Je remercie les enseignants qui m'ont appuyée et préparée à saisir les occasions comme celle-ci, et qui continuent de me soutenir. Votre travail acharné et votre dévouement ne passent pas inaperçus.

Collegiate Institute, Owen Sound. Photo gracieusement fournie par la bibliothèque publique de Toronto



Honorer notre passé, accueillir l'avenir

Par Kathleen Wynne – première ministre de l'Ontario



L'Ontario
est la province la plus
grande et la plus diversifiée du Canada.
C'est un terreau fertile pour l'ingénuité, l'inclusion
et l'optimisme.

Le 150^e anniversaire de notre province nous incite à revenir en arrière sur nos nombreuses réalisations et à envisager nos projets d'avenir avec une détermination renouvelée.

En cette occasion, je me souviens de mes grands-parents, qui avaient à cœur d'améliorer le monde dans lequel ils vivaient. Ils m'ont inculqué la compassion, incitée à avoir confiance en moi et aidée à comprendre qu'il nous incombe à tous et à toutes de nous entraider, d'écouter les autres et de nous respecter mutuellement.

Je pense aussi à mes petits-enfants et aux possibilités que leur promet l'avenir. J'espère qu'ils grandiront en sachant qu'ils ont le pouvoir d'enrichir la vie des personnes de leur entourage, tout comme mes grands-parents m'ont encouragée à le faire.

De même, les célébrations d'Ontario150, qui dureront pendant toute l'année, nous permettront d'honorer notre passé et de nous tourner vers l'avenir. Aux quatre coins de l'Ontario, le financement de centaines d'initiatives communautaires contribuera à donner de l'essor à notre province, à inspirer nos jeunes et à bâtir un patrimoine économique, social et culturel des plus dynamiques.

La population de l'Ontario représente notre ressource la plus vitale. Il nous appartient de continuer à travailler ensemble à l'édification d'un brillant avenir pour nous-mêmes, nos enfants et nos petits-enfants.



La première ministre Kathleen Wynne avec sa famille au parc Sherwood.

De gauche à droite : Jessica, Stan, Kathleen, Olivia, Hugh, Jane, Maggie, Claire et Chris. Photo gracieusement fournie par la première ministre Wynne

L'art face à l'adversité

Par Marshall Pynkoski –
codirecteur artistique
de l'Opéra Atelier



Le 30^e anniversaire de l'Opéra Atelier en 2016 a marqué un tournant pour notre compagnie. Cette saison coïncidait avec notre retour à l'Opéra royal du château de Versailles. Et notre arrivée en France le 13 novembre restera gravée dans notre mémoire : c'était le jour des attentats terroristes. La production de l'Armide de Lully par l'Opéra Atelier était à l'affiche à la réouverture de l'Opéra royal une semaine après les attentats de Paris. Pour reprendre les mots de Laurent Brunner, directeur de Château de Versailles Spectacles, il s'agissait d'« un extraordinaire geste de solidarité de la part de l'Opéra Atelier et du Canada ».

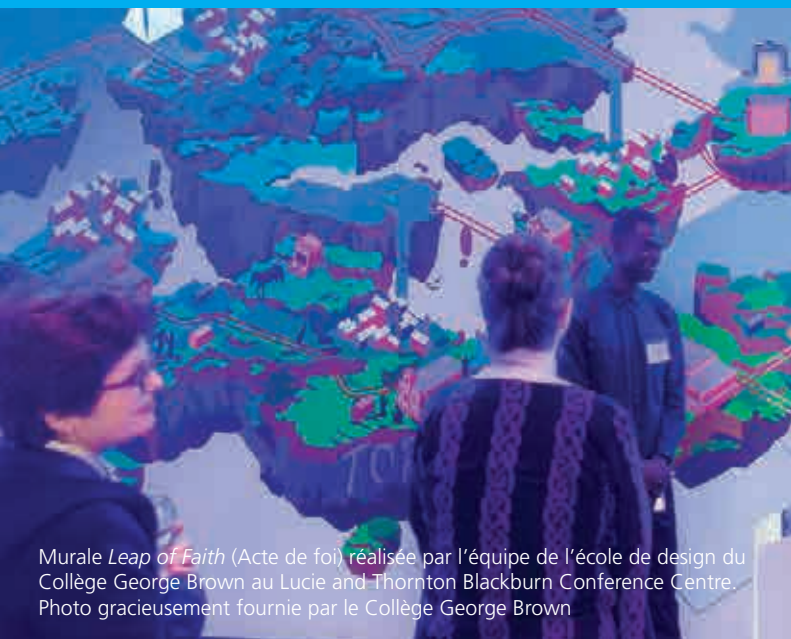
De notre côté, nous n'avions jamais mis à profit notre art de façon aussi profonde. Rien ne pouvait être plus inspirant que la vue de 80 artistes canadiens, parmi les meilleurs, réunis sur scène dans ce théâtre historique – refusant de céder à la peur de la terreur. Cet événement n'aurait pu être possible sans le soutien généreux des gouvernements du Canada et de l'Ontario, ainsi que de nos loyaux commanditaires privés.



Une scène d'Armide. Photos gracieusement fournies par Opéra Atelier (Photo : Bruce Zinger)

À la recherche de la terre promise

Par Karolyn Smardz Frost archéologue, historienne et auteure primée



Murale *Leap of Faith* (Acte de foi) réalisée par l'équipe de l'école de design du Collège George Brown au Lucie and Thornton Blackburn Conference Centre. Photo gracieusement fournie par le Collège George Brown

En 1985, le Conseil scolaire de Toronto et le ministère de la Culture de l'Ontario ont mis sur pied un centre de ressources archéologiques. Des écoliers et des bénévoles pouvaient y creuser le passé de leur ville et explorer les artefacts des différentes cultures qui confèrent tant de richesse au patrimoine de l'Ontario.

Sous le terrain de jeux de l'école communautaire Inglenook, nous avons découvert les fondations d'une petite maison, d'une étable et d'une mystérieuse cave. De 1834 aux années 1890, ce lieu était celui où résidaient Lucie et Thornton Blackburn, qui, en quête de liberté, ont quitté l'esclavage au Kentucky pour vivre affranchis au Canada. Après une évasion spectaculaire face à des chasseurs d'esclaves durant la première émeute raciale de Detroit, ils ont pu obtenir un nouveau départ. Ils ont lancé la première entreprise de taxis à Toronto et consacré les profits à la libération d'autres réfugiés de l'esclavage.

Il s'agissait du premier site du chemin de fer clandestin à faire l'objet de fouilles au Canada. Plus de 3 000 élèves y ont pris part. Ma biographie des Blackburn, *I've Got a Home in Glory Land: A Lost Tale of the Underground Railroad* (2007), a exigé plus de 20 ans de recherche et a été le premier livre sur l'histoire afro-canadienne à obtenir le Prix du gouverneur général.



Les Blackburn sont aujourd'hui reconnus comme des « personnes d'importance historique nationale » au Canada, également désignés pour leur importance historique au Kentucky. En 2016, le Lucie and Thornton Blackburn Conference Centre a été établi dans la nouvelle résidence du Collège George Brown.

Photo gracieusement fournie par Karolyn Smardz Frost

Une témoins



Par Global Online Mennonite rédacteur

En tant qu'historien du mennonisme en Ontario, j'ai toujours aimé errer dans les cimetières mennonites et amish. Ces lieux calment l'âme, qu'il s'agisse des cimetières modestes du Vieil Ordre (amish ou mennonite) comportant de simples stèles ou des cimetières mennonites assimilés, où les monuments sont plus variés.

Mon cimetière préféré est celui de la First Mennonite Church à Kitchener. Il comporte parmi ses parcelles celles de l'évêque Benjamin Eby et de Joseph Schneider – les colons qui ont fondé la ville de Berlin [ancien nom de Kitchener] – ainsi que celles de la romancière historique B. Mabel Dunham, créatrice de mythes fondateurs mennonites, et de nombreux autres leaders de la communauté mennonite.

Le personnage historique à l'origine de ma plus grande découverte sur la culture mennonite repose aussi dans ce cimetière : Janet Douglas (Hall) – la première femme évangéliste et pasteure mennonite en Amérique du Nord, qui, dans les années 1880, a établi deux confréries mennonites dans des congrégations chrétiennes, à Dornoch et à Kilsyth, en Ontario. Sa stèle funéraire ne fait pas mention de son statut ministériel, car sa confession religieuse (aujourd'hui connue sous le nom de l'Église missionnaire évangélique du Canada) a opté pour une orientation théologique qui ne favorisait pas l'accès des femmes à des postes de direction.

Encore utilisé, le cimetière de la First Mennonite Church demeure pour moi un lieu propice à la commémoration de la « nuée de témoins » qui nous ont précédés.

Photos gracieusement fournies par Sam J. Steiner



Janet Douglas Hall. Photo gracieusement fournie par Missionary Church Archives, Bethel College, Indiana

Le don du voyage dans le temps

Par Jean-Luc Pilon – conservateur, Archéologie centrale,
au Musée canadien de l’histoire d’Ottawa



À l’été 1982, je menais des recherches archéologiques près des côtes de la Baie d’Hudson, le long de la rivière Severn. L’un des sites sur lequel nous faisons des recherches avait été utilisé à diverses reprises. D’après les premiers éléments de preuve, des gens avaient campé sur le site *Ouabouche* avant que les Européens n’arrivent dans leur pays, à une époque où nombre d’outils étaient fabriqués d’éclats de pierre. Le séjour le plus récent ne remontait pas à une époque lointaine, mais au début du XX^e siècle, alors que toutes sortes de biens euro-canadiens faisaient partie de la vie quotidienne des gens.

Parmi ces choses, mentionnons le poêle en taule qu’on utilisait à l’intérieur des tentes de toile. Pour éviter que le fond du poêle soit endommagé par la chaleur, on ajoutait à l’intérieur une couche de sable et, quand les gens quittaient le camp, ils laissaient derrière eux un petit monticule de sable. Nous avons trouvé les restes aplatis d’un monticule

comme celui-là et y avons trouvé des morceaux d’argile durcis par l’exposition au feu. Ces morceaux semblaient sans forme. Plus tard, de retour à l’université, j’ai trouvé des morceaux qui pouvaient être remis en état et j’ai remarqué de petites dépressions à la surface d’un morceau allongé d’argile durcie. En plaçant soigneusement le bout de mes doigts à ces endroits, j’ai constaté qu’une petite main avait façonné le morceau et l’avait cuit dans un poêle. Une jeune personne avait joué avec ce morceau d’argile, copiant peut-être les gestes de sa mère qui préparait la banique pour la famille. Pendant ce court moment où ma main était placée exactement comme celle de l’enfant, j’ai reculé dans le temps, entendant le crépitement du poêle, ressentant sa chaleur et respirant l’arôme délicieux de la banique qui remplissait la tente. C’est le cadeau des voyages dans le temps qu’offre l’archéologie

Photos gracieusement fournies par Jean-Luc Pilon

L’histoire des Noirs de l’Ontario m’inspire et me définit

Par Afua Cooper, Ph. D. – titulaire de la chaire James Robinson Johnston d’études sur les Noirs du Canada, Université Dalhousie

Peggy Pompadour hante mon esprit. Je peux sentir sa présence lorsque je marche dans les rues du Vieux-Toronto (Ye Olde Towne Toronto). Cette femme noire a été une esclave ici même. Appartenant alors à l’administrateur colonial Peter Russell, elle a été faite prisonnière avant d’être vendue. Tentant d’échapper à sa condition d’esclave, Peggy fuyait souvent la propriété de son maître qui, chaque fois, la retrouvait et la jetait à la prison locale. Dès que Russel ne parvint plus à réprimer Peggy, il s’est résolu à la vendre ainsi que son fils Jupiter.

En parcourant le vieux quartier de Toronto, je me suis engagée sur les voies que cette femme et son fils ont empruntées en évoquant leur mémoire.

Je m’inspire également de l’histoire de Peter Long et de sa famille, des loyalistes noirs affranchis qui sont arrivés à Toronto en passant par la vallée de la Miramichi du Nouveau-

Brunswick. Avant de faire escale au Nouveau-Brunswick, la famille provenait du Massachusetts. Peter et sa famille se sont installés dans une ferme près de l’avenue Bayview et du chemin Pottery à Toronto. Contrairement à Peggy Pompadour, ils ont concrétisé leurs aspirations à la liberté.



Mon Ontario réhabilite la mémoire des Noirs qui ont abattu des arbres pour construire le chemin Davenport, qui reliait les parties est et ouest de Toronto.

L’histoire des Noirs de l’Ontario contribue à définir mon identité. En tant que fille de la diaspora noire africaine née en Jamaïque, j’ai, au fil de mes déplacements dans cette terre d’accueil, associé les lignées originaires des Caraïbes, de l’Afrique occidentale et centrale, de l’Afrique de l’Est et du Canada africain.

Afua Cooper aux célébrations du Jour de l’émancipation au site historique de la case de l’oncle Tom, à Dresden.

Retour chez soi

Par Michael Bliss – historien, auteur primé et professeur émérite, Université de Toronto



Photo gracieusement fournie par Michael Bliss



La première fois que j'ai vu la rive du lac Canoe au camp Ahmek, dans le parc Algonquin, remonte à 1951. J'ai revu cette rive l'été dernier, 65 ans plus tard, et le paysage est demeuré intact, presque inchangé.

Des plaques évoquant les faits saillants de chaque été passé au camp étaient toujours accrochées aux murs de la salle à manger d'Ahmek. Un simple regard sur ces plaques, jeune garçon, aiguïait mon sens de l'histoire.

Autour du lac Canoe, on dit que le fantôme de l'artiste Tom Thomson, qui s'est noyé, pagaie silencieusement dans le brouillard pour l'éternité. Il nous semblait

pouvoir le distinguer à partir des quais. Un soir, notre professeur de théâtre, costumé comme le cadavre de Thomson et portant une lanterne, était sorti du lac et s'était dirigé vers la salle à manger, semant une panique hystérique. Un beau moment.

Le lac Canoe et le camp Ahmek ne sont que deux des nombreux joyaux du parc Algonquin, mon pays d'Oz et celui de l'Ontario. Nous y allons tous les étés. J'espère que mes petits-enfants disperseront mes centres à la surface de l'un des lacs de ce parc qu'ils ont appris à aimer. Et que, pendant quelques instants, ils auront une pensée pour son histoire, son site et sa continuité.

Région du parc Algonquin. © 2017 Société du Partenariat ontarien de marketing touristique

Quelqu'un est passé par ici avant nous

Par Susan Bryan – présidente bénévole du Nature Reserves Committee des Thunder Bay Field Naturalists

Je me tiens sur le pont d'un petit bateau, affrontant les houles de la rivière Nipigon, là où elle s'élargit pour former le lac Supérieur. Devant moi, une falaise rocheuse se dresse hors de l'eau. Sa paroi montre une série de pictogrammes (lignes, cercles et autres symboles) ainsi que des images un peu plus reconnaissables – un canot et la forme quasi-humaine de Maymaygwayshi, l'esprit de l'eau.

Ces pictogrammes sont sans doute présents depuis des siècles, bien que tous ignorent leur âge exact. L'artiste avait utilisé une ocre rouge – un mélange durable de roches riches en fer concassées et d'huile de poisson – mais le temps et la météo avaient fait leur œuvre. Certaines figures étaient désormais effacées ou dissimulées sous les lichens et le suintement de la falaise plus haut. D'autres s'étaient écaillées dans un processus que l'on appelle « exfoliation ». Un jour, tout aura disparu, mais ce jour est encore très loin.

Aujourd'hui, de mon perchoir sur ce bateau en train de tanguer, je peux encore distinguer des dizaines de formes sur le roc devant moi. Dans la vastitude de l'Ontario nordique, les pictogrammes témoignent du fait que quelqu'un est passé par là, avant nous, et a laissé une marque durable sur la terre.

Photos gracieusement fournies par Susan Bryan



Le Maymaygwayshi, ou l'esprit de l'eau, peint sur la paroi d'une falaise près de l'embouchure de la rivière Nipigon.



Un panneau de la longue série de pictogrammes au site de la rivière Nipigon. L'image au centre montre distinctement celle d'un grand canot.

L'Ontario et la coupe Stanley

Par Philip Pritchard – vice-président et conservateur du centre de ressources, Temple de la renommée du hockey, et gardien de la coupe Stanley



Craig Campbell et Philip Pritchard, gardiens de la coupe Stanley.
Photo gracieusement fournie par Philip Pritchard.

Affichez vos photos de la coupe Stanley dans votre ville **@patrimoineON**.



Le hockey est le sport national du Canada, et qui dit hockey dit coupe Stanley. La coupe inspire un grand respect aux amateurs, joueurs, entraîneurs et directeurs d'équipe, et la tradition et l'aura qui l'entourent sont incomparables.

J'ai eu le privilège de voyager en compagnie de la coupe Stanley et j'en chérirai toujours le souvenir. Chacune des haltes du parcours de la coupe, autour du monde, aux quatre coins du pays ou ici en Ontario, marque un événement.

Dans les petites villes du Nord de l'Ontario, comme Moose Factory, Timmins ou Kenora, comme dans les grands centres animés, comme Ottawa, Toronto ou London, des partisans ont une histoire à raconter sur un match ou la coupe Stanley elle-même.

J'apprends énormément, autant que dans mes recherches, quand j'écoute les récits des amateurs de hockey ontariens. En entendant ces récits au sujet de moments inoubliables ou de sentiments sacrés, j'en viens aussi à développer une connaissance particulière de notre grande province et de sa population.

Ah si la coupe pouvait parler! Elle en aurait beaucoup à dire sur ses voyages ici. Elle s'exclamerait certes sur les beautés de l'Ontario!

Lac Larder, Ontario.
Photo gracieusement fournie par les Archives du Temple de la renommée du hockey



Mon Muskoka – hiver 1949

Par l'honorable James Bartleman – 27^e lieutenant-gouverneur de l'Ontario



Photo : Phillippe Landreville

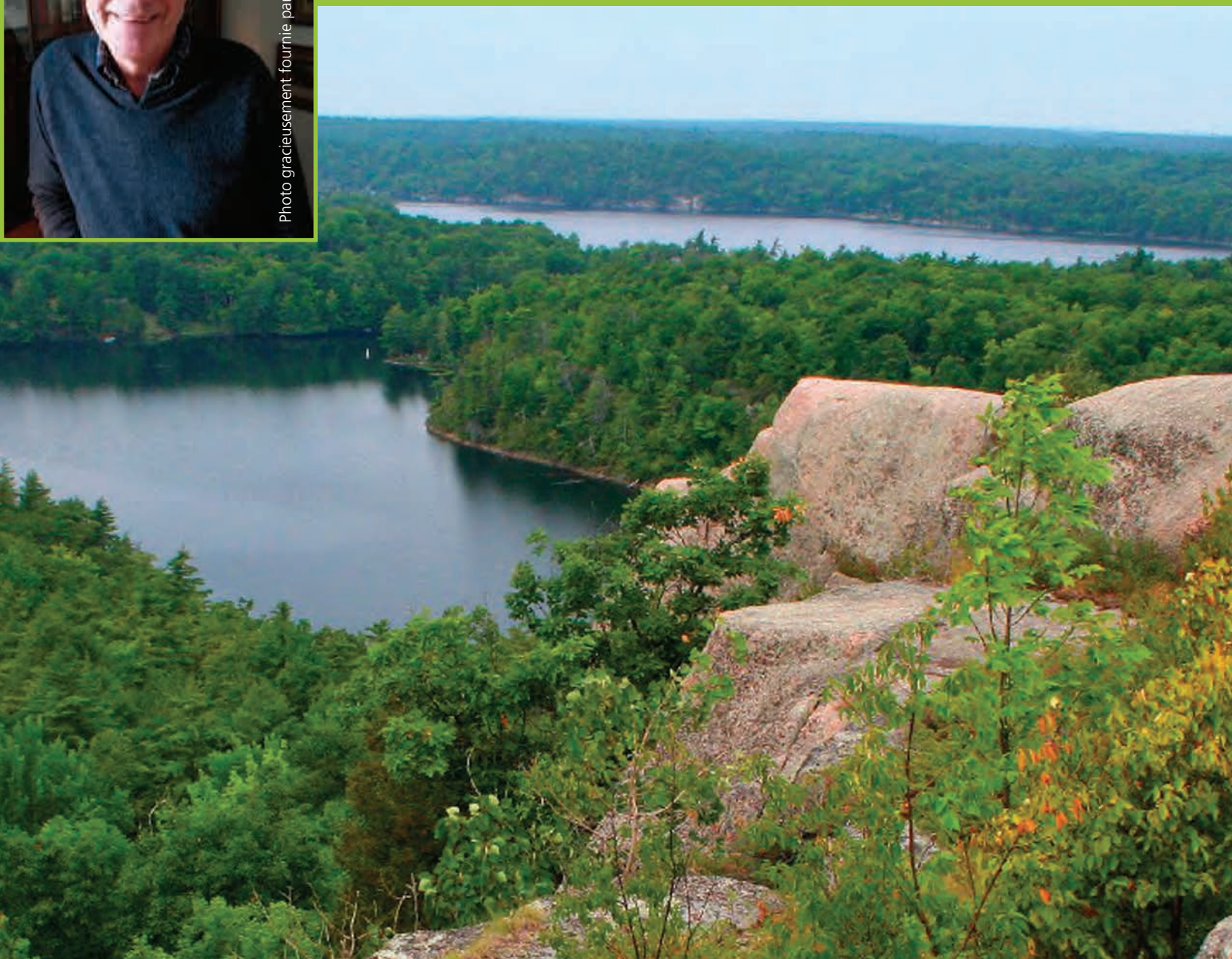
Chaque soir quand j'étais enfant, dans les années 1940, je plaçais les grosses billes de bois sur le banc de scie et, à l'aide d'une petite scie à bûches je les coupais en longueurs adaptées à l'âtre du poêle et, par la suite, je refendais les grosses bûches en morceaux plus petits. Après avoir transporté une brassée de bois pour remplir la boîte située à côté du poêle, je retournais m'asseoir à l'extérieur, sans me soucier du temps. Seul, si ce n'est de la compagnie rassurante de nos chiens de traîneau, je ressaisais les événements de la journée, réfléchissant et appréciant le silence du village en hiver. Parfois, les soirs de chance, le ciel nocturne se parait du spectacle incomparable des aurores boréales, qui me faisaient penser à la danse des esprits guerriers rappelant les âmes des disparus descendant du ciel pour projeter leur clarté et leurs étincelles sur les rapides de la rivière Indian. À d'autres moments, je m'assois dans le calme de la neige tombante et je regardais les flocons dérivant sans bruit sous les lampadaires devant notre vieille maison et couvrant de blanc la route silencieuse, rarement déparée à cette époque de l'année et à ce temps de la journée par le passage des voitures et des camions. Je me disais que, jamais, je ne trouverais plus grande paix de l'esprit tant que je vivrais.



Photo gracieusement fournie par Manuel Stevens

Remonter dans le temps à la découverte de l'ancien Ontario

Par Manuel Stevens – urbaniste retraité de Parcs Canada



L'Ontario que je connais correspond à la région du canal Rideau entre Smiths Falls et Kingston. À titre d'urbaniste du lieu historique national du Canal-Rideau pendant de nombreuses années, puis en qualité de propriétaire d'un cottage sur le canal, j'ai eu pendant près d'une quarantaine d'années le loisir de visiter à maintes reprises les villes et villages qui bordent le canal.

À plusieurs égards, ce sont là les derniers vestiges de l'ancien Ontario : un paysage vernaculaire qui ailleurs a cédé du terrain aux imposantes propriétés foncières, à la construction en série de maisons unifamiliales, aux gravières et aux centres de jardinage. J'ai eu bien des occasions de me lier aux paysages du patrimoine culturel de l'ancien Ontario entourant l'axe de

Frontenac et la plaine calcaire de Smiths Falls, des paysages marqués par deux cents ans de colonisation et d'isolement.

Avec pour guide le livre *Looking for Old Ontario*, j'en suis venu à apprécier la diversité et l'importance des paysages culturels qui sont bien plus que de simples vestiges du passé. Il y a tant à voir et à découvrir : des fermes, des granges, des clôtures, des moulins, les tracés originaux des labours, des fromageries, des écoles, des églises et des villages. Roulez sur les routes de campagne qui bordent le canal Rideau : vous voyagerez dans le temps dans l'ancien Ontario.

Vue du canal Rideau à Rock Dunder.

Sur le lac Cranberry

Par James Raffan – auteur, conférencier et consultant

Sur l'eau dès l'aurore, respirant les rayons brumeux d'un soleil de fin d'automne. À d'autres moments, ce serait peut-être un peu d'aviron au crépuscule, avec un thermos de café à Listening Bay, surveillant Vénus pourchasser le soleil en direction de la Chine. Ou peut-être immobile, sous un ciel lunaire parsemé d'étoiles, hurlant avec le coyote ou éclatant de rire lorsque les castors viennent fouiner et battre l'eau à côté du canot... car ils peuvent le faire. Toujours, par contre, dans la nature sauvage ou ici, près de la maison sur le petit lac Cranberry, embarquer comme en nous demandant d'où nous venons, où nous sommes et où nous allons, en nous interrogeant pour savoir qui nous étions, qui nous sommes et qui nous pouvons être. Suspendus entre le monde du dessus et le monde du dessous. Tranquillité, harmonie du mouvement. Pagayer, c'est prendre de l'énergie. Saisir les possibilités du lieu : la terre, l'air, l'eau, les ancêtres, les enfants à naître. Se déplacer dans une rêverie silencieuse qui s'anime d'elle-même, c'est comme établir le lien avec l'eau, mais aussi avec les vies et les terres qu'elle nourrit. Si c'est l'amour qui lie les personnes aux lieux, dans ce pays de rivières et dans cette rivière de nations, dans cette verdoyante province qu'on appelle « Ontario », alors, l'expression de cette simple vérité est certainement le canot.

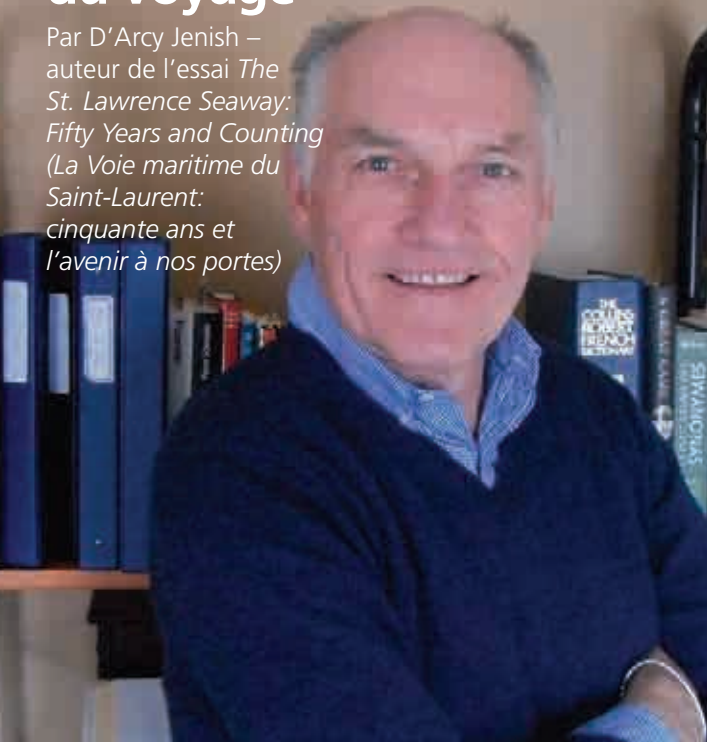
Photos gracieusement fournies par James Raffan. (Photo : Goh Iromoto)





Les secrets du voyage

Par D'Arcy Jenish –
auteur de l'essai *The St. Lawrence Seaway: Fifty Years and Counting*
(*La Voie maritime du Saint-Laurent: cinquante ans et l'avenir à nos portes*)



Notre voyage à bord du MV Algomarine a commencé au port de Montréal tard un samedi après-midi de juillet 2007 et s'est terminé tôt le jeudi matin suivant lorsque le laquier de 730 pieds s'est amarré au port de Thunder Bay. En plus de quatre jours, le navire avait parcouru environ 3 000 kilomètres à l'intérieur des terres et effectué une ascension de 500 pieds sur les Grands Lacs et la voie maritime du Saint-Laurent. Le capitaine et l'équipage de 24 marins, avec mon fils et moi à bord comme invités, avaient traversé les sept écluses du Saint-Laurent et les huit autres qui composent le canal Welland, et dirigé de main de maître le navire sur les Grands Lacs et les cours d'eau qui les relient, nous offrant un voyage spectaculaire sur l'une des voies navigables intérieures les plus importantes du monde.

Dans une saison habituelle de 285 jours, environ 3 600 navires sillonnent ces eaux, la plupart étant des laquiers, mais il y a aussi des navires océaniques transportant leur chargement en provenance des diverses régions du monde. L'Ontario, le Québec et huit États américains bordent la voie maritime qui, directement et indirectement, génère plus de 225 000 emplois. Fait tout aussi important, comme le disait Dwight Eisenhower, ancien président des États-Unis lors de l'inauguration du tronçon du Saint-Laurent en juin 1959, la voie maritime est « un magnifique symbole des réalisations rendues possibles par la collaboration pacifique de nations démocratiques en vue du bien commun ».

Photo gracieusement fournie par D'Arcy Jenish

Une pièce de cinq cents et une prière

Par Jim Szilva – auteur et fils de Ted Szilva, créateur du projet Big Nickel

En 1963, un pompier nommé Ted Szilva s'inscrivait à un concours organisé par le Comité du centenaire du Canada à Sudbury. Le comité avait demandé aux résidents de la ville de trouver un moyen original de souligner et de marquer le centenaire du Canada à Sudbury. Sudbury était une ville minière, particulièrement connue pour la production de nickel, de sorte que Ted a pensé que la ville devait créer une attraction qui mettrait en valeur le patrimoine de Sudbury et encourageant les gens à la visiter. Il voyait une réplique géante de la pièce canadienne de cinq cents de 1951, d'un diamètre d'au moins 30 pieds et posée sur une colline, illuminée par des projecteurs et portant la mention « Sudbury – The Nickel Capital of the World » (Sudbury, la capitale mondiale du nickel). La pièce de 1951 était parfaitement logique, soulignant le bicentenaire de l'isolation du métal connu comme étant le nickel.

Le comité s'est moqué de cette idée, mais Szilva avait une vision. Immensément croyant, il a prié afin d'obtenir une réponse. Avec l'aide de quelques personnes vraiment exceptionnelles, sa vision est devenue réalité le 22 juillet 1964. Non seulement l'idée a aidé à lancer l'industrie touristique de Sudbury, mais pendant plus de 50 ans, cela a été l'un des monuments les plus reconnaissables du Canada. Son voyage inspirant est raconté dans l'essai *The Big Nickel: The Untold Story*.



Photo gracieusement fournie par Jim Szilva



Photos d'une résidence édouardienne

Par Carl Benn – faculté d'histoire, Université Ryerson



Ils avaient conservés dans leur résidence de Toronto, et quelques objets égayent même ma résidence aujourd'hui.

Les photographies m'interpellent comme historien parce qu'elles illustrent certaines des valeurs que les Ontariens édouardiens exprimaient dans leur environnement domestique. L'un de ces idéaux était quelque chose que j'appellerais un « confort respectable » – une idée qui reflète les aspirations de la classe moyenne concernant leur lieu de résidence et inspirée de divers mouvements sociaux et décoratifs réformistes de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e – lesquels ont été rendus possible par des phénomènes suscitant

plus d'ambivalence à leur égard, par exemple l'industrialisation, qui a fait chuter les prix des biens de consommation, mais à un coût social considérable.

Mon image favorite de cette série fait ressortir quelque chose d'humoristique, sur une légère note édouardienne. Dans la photographie, il y a un énorme piano devant ce qui est un fauteuil ridiculement petit, qu'il aurait été impossible d'utiliser pour faire de la musique ou qui aurait exigé une position complètement ridicule. Je me demande lequel des mes ancêtres a placé là ce fauteuil et comment les autres ont réagi à la plaisanterie.

Photos gracieusement fournies par Carl Benn

J'ai 16 photographies montrant la résidence de mes arrière-grands-parents à St. Catharines vers 1905. Personnellement, j'aime ces photographies parce qu'elles contiennent des détails de la vie de mes ancêtres. Je vois aussi dans ces images certains meubles avec lesquels j'ai grandi jusque dans les années 1950 et 1960 parce que mes grands-parents



L'éducation est primordiale. Elle facilite le processus de guérison des peuples autochtones et favorise l'éveil de la conscience collective à l'égard de leur culture. Mes ancêtres ont lutté pendant des centaines d'années pour le droit d'adopter leur propre mode de vie. Aujourd'hui encore, la lutte n'est pas terminée pour bien des gens.

La photo ci-après représente l'espoir et la réconciliation. J'ai l'honneur d'enseigner la culture autochtone aux élèves de niveau secondaire ainsi qu'à des enseignants partout en Ontario. J'espère que cet enseignement conscientisera à la réalité des personnes autochtones et brisera certains stéréotypes qui leur sont accolés. Je tire une grande fierté de mon travail, car j'estime qu'il est de mon devoir de perpétuer les traditions et les coutumes de ma nation.

Je joue, en raison de mon jeune âge, un rôle important dans la revitalisation de notre nation. Sans cette volonté des jeunes d'apprendre de nos aînés, nombre de points de vue, d'histoires, de chansons et de symboles importants de notre nation se volatiliserait. Je pense que nous avons réalisé de grands progrès en créant un environnement ouvert et compatissant pour les Autochtones. Ce n'est toutefois que le début. J'aspire au jour où des cours d'études autochtones seront offerts dans toutes les écoles secondaires, où les jeunes parleront leur langue maternelle et où l'eau pure coulera dans les réserves, et je souhaite bien d'autres changements positifs dans l'avenir. Je suis persuadée que nous sommes sur la bonne voie de la réconciliation.



Photo gracieusement fournie par Mélanie-Rose Frappier

Sur la voie de la réconciliation

Par Mélanie-Rose Frappier – bénéficiaire du Prix du lieutenant-gouverneur pour les réalisations des jeunes en matière de conservation du patrimoine ontarien en 2014

La ceinture fléchée des Métis

Par M. Margaret Froh – présidente de la Métis Nation of Ontario

Il a récemment été demandé à Katelyn LaCroix, leader de la jeunesse métisse, ce que signifiait pour elle le fait d'être Métisse. Elle a répondu que [traduction] « comme la ceinture fléchée, nous sommes le point de rencontre de deux cultures, où se crée quelque chose de nouveau, de beau et d'utile ». Cette comparaison est à la fois juste et poétique parce que la ceinture fléchée est un élément essentiel de notre patrimoine, qui fait partie intégrante de la culture métisse.

Comme les Métis, elle tire son origine du commerce des fourrures et de la vie quotidienne de nos ancêtres voyageurs. Alliant les techniques de tissage au doigt des Premières Nations et la laine des Européens, les premières ceintures aux couleurs éclatantes ont été portées par les voyageurs pour des raisons pratiques. Elles leur offraient un soutien lombaire, pouvaient être utilisées en guise de corde, de courroie de portage, de bride et pour diverses autres fins. La ceinture fléchée est devenue un symbole et les Métis voyageurs, notamment, ont adopté son usage et commencé à la porter à des fins cérémonielles. Au fil du temps, on a fini par l'appeler « la ceinture fléchée des Métis ».

La ceinture fléchée est restée l'un des plus grands symboles de la nation des Métis, comme autrefois. Elle est portée avec fierté tant autour de la taille que sur l'épaule, et des jeunes l'ont adoptée, comme Katelyn, à l'instar de nos aînés. Elle est arborée aux réunions, aux occasions officielles et aux célébrations partout sur notre territoire. Avec elle, nous proclamons « Nous sommes des Métis ».



Photos gracieusement fournies par M. Margaret Froh

Usine de filtration d'eau R.C. Harris

Par Atom Egoyan – cinéaste, écrivain et producteur

Chaque fois que je reçois des personnes en visite à Toronto, je les emmène à l'usine de filtration Harris. Ce magnifique complexe est l'un des quelques rares exemples qui restent de l'architecture industrielle art déco ayant survécu jusqu'à ce jour, et son emplacement sur le lac Ontario en fait une attraction unique. Elle a été décrite avec amples détails dans le magnifique roman de Michael Ondaatje, *In the Skin of a Lion* (*La Peau du lion*), et a été utilisée pour de nombreuses prises de vues cinématographiques, mais rien ne s'approche du sentiment que l'on ressent en parcourant à pied cet espace exceptionnel et en s'asseyant sur l'un des bancs qui, du sommet de la colline, surplombe l'eau.

Ce que bien des gens ne savent pas, c'est que cette usine produit encore la moitié de l'eau potable dont Toronto a besoin et qu'elle fonctionne encore parfaitement, malgré ses 75 ans. Elle prélève l'eau à partir d'une canalisation massive de 2,6 kilomètres, qui s'étend de la côte et s'enfonce à de grandes profondeurs dans le lac. Lorsque je m'assois sur ce banc et que je regarde l'eau, une idée s'impose puissamment à mon esprit : ce majestueux bâtiment est vraiment une artère vitale de cette grande ville.

Usine de filtration d'eau R.C. Harris surplombant le lac Ontario, à Toronto. Photo gracieusement fournie par Taylor Hazell Architects

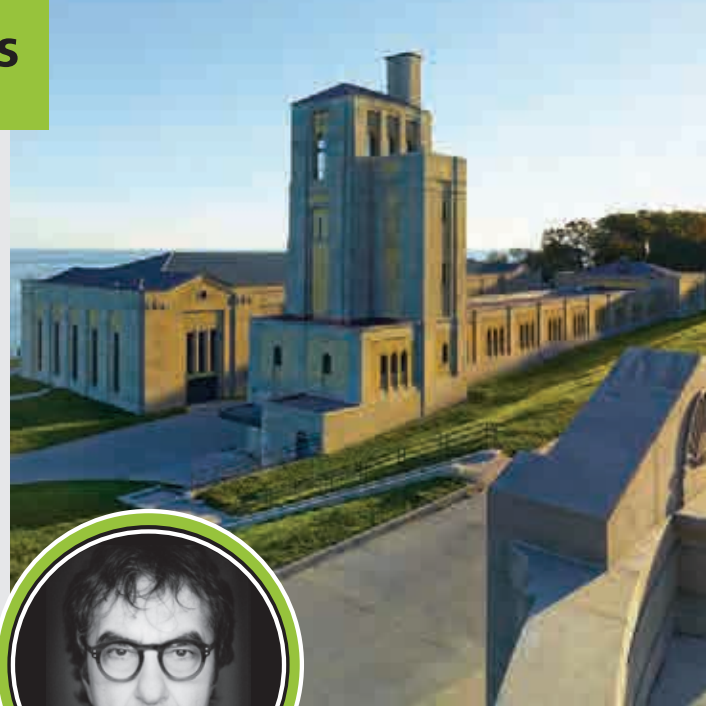


Photo-portrait gracieusement fournie par Atom Egoyan



Un paysage qui demeure

Par Charlie Fairbank – arrière-petit-fils de John Henry Fairbank, pionnier d'Oil Springs

Chaque matin, j'ouvre la porte de notre maison de ferme et je me retrouve dans un paysage immuable de beauté, façonné par le travail de l'homme et des chevaux. Dans les champs, au loin, les taches blanches des moutons; souvent, un cerf bondit

dans le lointain et au-dessus de moi, les battements d'ailes d'un vol d'oiseau. Le va-et-vient de la tige à saccades en bois rythme la symphonie du temps et transmet son énergie aux chevaux de pompage.

Je vis près du gisement pétrolifère le plus ancien d'Amérique du Nord, le village d'Oil Springs, en Ontario. Mon arrière-grand-père, John Henry Fairbank, est arrivé ici en 1861 avec ses seules possessions, une pelle et un rêve. Le pétrole répondait aux besoins en éclairage. L'exaltation était palpable. Le monde s'éveillait à cette nouvelle source d'énergie, source de mutation qui changerait tout!

Et c'était vrai. Pourtant, les gisements pétrolifères Fairbank constituent une poche préservée de 600 acres où les boisés, les terres humides et les champs sont presque les mêmes qu'autrefois. Le gisement pétrolifère est dans ma famille depuis quatre générations, depuis 156 ans. Nous utilisons la technologie du XIX^e siècle quotidiennement pour recueillir

le pétrole qui s'est formé il y a des millions d'années, une ressource comprimée et élaborée dans les chaudrons de la terre.

Mon arrière-grand-père ne pouvait prévoir que la vie l'entraînerait ici et j'étais tout aussi étonné d'y être attiré. Tandis que le monde va de plus en plus vite, il y a du plaisir à savoir que certaines choses ne changent pas.



Photos gracieusement fournies par Charles Oliver Fairbank III



Renouer avec la nature

Par Yannick Bisson – acteur et réalisateur (cinéma et télévision)



J'avais à peu près 8 ans lors de ma première visite en Ontario, à partir du Québec. Je me souviens très bien de l'arrivée en automobile par l'autoroute Don Valley. *Baker Street* de Gerry Rafferty jouait à la radio et j'étais complètement fasciné de voir autant de vastes espaces verts au beau milieu d'une ville. De nombreuses années plus tard, j'ai adopté l'Ontario pour y vivre. Ma carrière a commencé ici quand j'étais adolescent, c'est ici que j'ai rencontré ma compagne Shantelle (originaire de Toronto) et nous avons fondé une famille ici.

Il y a une dizaine d'années, j'ai eu un peu maille à partir avec la vie. Certains appelleraient cela une dépression, mais je ne voudrais pas insulter ceux qui se colletent sérieusement tous les jours avec un tel démon. Je me suis mis à repenser aux premiers jours ici et aux liens si positifs qui me relient à la nature dans la

vie. Or, la promenade Don Valley était encore là et, en prime, le secteur industriel qui bordait la rivière avait disparu. L'accès était désormais illimité, même encouragé. Alors j'ai pris mon vélo et j'ai roulé sans me retourner.

On peut pédaler des heures et des heures sans revenir par le même trajet. Cette nouvelle passion a grandi et je pars maintenant régulièrement à la découverte de nombreux secteurs de l'Ontario à vélo, de Muskoka au nord vers la vallée de Dundas à l'ouest en passant par la région de Durham à l'est. Le réseau de pistes cyclables polyvalentes reliant les paysages de l'Ontario est vaste. Des tronçons étaient là bien avant de nombreuses routes modernes. Mon Ontario m'encourage à sortir et à renouer avec la nature. Et j'en avais besoin, plus que je ne l'aurais pensé!

Photos gracieusement fournies par Yannick Bisson

Le paradis sur terre

Par Steve Paikin – présentateur, « The Agenda with Steve Paikin » à TVOntario

Un mois avant que l'Ontario souffle ses 150 bougies, je fêterai mon 57^e anniversaire. Toutes ces années, je les ai vécues en Ontario (sauf une), toujours dans de grandes villes. Mais le paysage que je préfère entre tous dans notre province est un endroit où je ne passe que quelques semaines par année.

Mon premier séjour à l'île Manitoulin, sur le lac Huron, m'a marqué à jamais. J'avais 10 ans et j'y avais pêché pendant quelques jours en compagnie de mon père, qui nous y avait transportés à bord de son petit Cessna 172. Presque immédiatement après notre départ, une immense tempête s'était levée et avait forcé mon père à effectuer un atterrissage d'urgence dans le champ d'un fermier à Lion's Head sur la péninsule Bruce, car tous les aéroports étaient fermés. Après avoir atterri en sécurité, il m'avait admis avoir alors pensé que tout espoir était perdu pour nous.

Malgré cette expérience où j'ai frôlé la mort, l'île Manitoulin est devenue une part essentielle de ma vie. J'y ai plus tard acheté un chalet (ou un « camp », comme on dit dans le Nord de l'Ontario), et même s'il me faut rouler huit heures pour y arriver, j'y vais le plus souvent possible.

L'île Manitoulin est la plus grande île d'eau douce du monde. Les gens y sont chaleureux et amicaux, et les levers du soleil y sont tout à fait spectaculaires. C'est le paradis sur terre.

Photos gracieusement fournies par Steve Paikin



Photo-portrait gracieusement
fournie par David Rayside

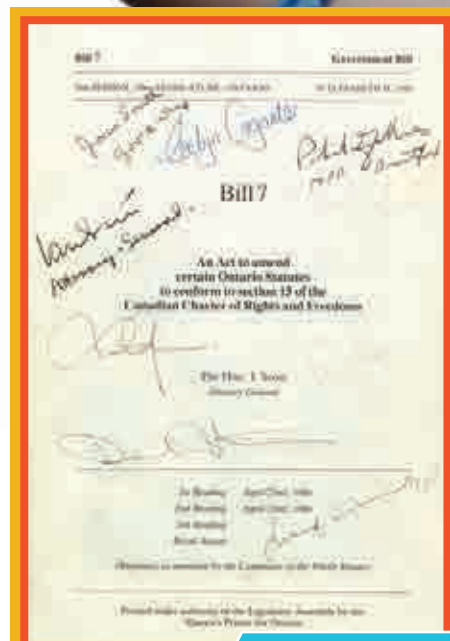
Fait historique

Par David Rayside – professeur émérite de sciences
politiques et directeur fondateur du Mark S. Bonham
Centre for Sexual Diversity Studies, Université de Toronto

À 18 h le
2 décembre
1986, l'Assemblée
législative de l'Ontario
devait se prononcer par
vote sur l'ajout du terme
« orientation sexuelle » au
Code des droits de la personne
de la province. Dix minutes
auparavant, au collège de l'Université,
je terminais un cours de fin d'après-midi
et, au pas de course, je me suis rendu à la
galerie réservée au public.

Le vote était le seul élément portant à controverse
dans le projet de loi 7, comportant une série de
modifications au *Code*. Le gouvernement libéral
minoritaire de David Peterson subissait, des néo-démocrates
et d'un mouvement LGBT de plus en plus visible et tissant
de nombreuses alliances, des pressions afin d'ajouter cette
modification. Le raz-de-marée de l'opposition a été suscité par les
chrétiens conservateurs, mais la méchanceté qu'ils ont suscitée a aidé
les sympathisants, y compris le procureur général Ian Scott et la députée
néo-démocrate Evelyn Gigantes à convaincre leurs collègues de la nécessité
d'une réponse politique aux préjugés et à la discrimination à l'endroit des
minorités sexuelles. Ce soir-là, un mardi, une majorité de députés à laquelle
s'étaient ralliés les trois chefs de partis a adopté l'amendement. L'Ontario
devenait la deuxième province (après le Québec) à prendre officiellement
cette première mesure dans le sens d'une reconnaissance politique publique
plus large de la diversité sexuelle.

L'une des deux copies du projet de loi autographiées par des hommes et
femmes politiques qui l'appuyaient et des militants. Photo gracieusement
fournie par le centre Canadian Lesbian and Gay Archives



Christ Church, la chapelle royale de Sa Majesté chez les Mohawks en territoire mohawk de Tyendinaga

Par R. Donald Maracle – chef des Mohawks de la baie de Quinte

Durant la Révolution américaine, les Mohawks ont été forcés d'abandonner leurs terres dans le nord de l'État de New York. En 1784, après avoir passé plusieurs années à Lachine, au Québec, un groupe de Mohawks est arrivé sur les rives de la baie de Quinte dans le territoire mohawk de Tyendinaga.

La chapelle royale qu'y ont bâtie les Mohawks, terminée en 1843, est une structure gothique – et l'une des six chapelles royales qui subsistent à l'extérieur de la Grande-Bretagne. Christ Church a reçu la désignation royale en août 2005 afin de symboliser et de réaffirmer l'alliance politique et militaire loyale, de longue date, des Mohawks à l'endroit de la Couronne britannique ces 400 dernières années.

Le bâtiment lui-même abrite de nombreux cadeaux remarquables de la famille royale aux Mohawks – datant d'aussi peu que 2010 et remontant aussi loin qu'en 1711, comme l'argenterie de style Queen Anne, encore utilisée aujourd'hui. Le domaine qui l'entoure a été le lieu de résidence de nombreux membres notables de notre communauté, y compris le D^r Oronhyatekha, un personnage historique national.

Christ Church, la chapelle royale de Sa Majesté chez les Mohawks est un véritable joyau national. Des centaines de touristes visitent chaque année ce lieu historique national et provincial.



Photo gracieusement fournie par R. Donald Maracle

Descendants de la Vallée du Saint-Laurent

Par Joëlle Roy – auteure, compositrice-interprète et animatrice communautaire



Cléo Ducharme et son épouse Flore, Rosanna Généreux et Joseph Ducharme (Rosanna et Jos sont mes grands-parents). Photo gracieusement fournie par Joëlle Roy

Hommage à ces habitants de la vallée du Saint-Laurent venus en Ontario pour se tailler une meilleure vie à même les terres de roches

Il est parti au chantier
Y avait à peine 15 ans
Y a moyen de s'en sortir
Pour ça, faut faire d'argent
Y en a en Ontario sous la muck dans les mines
Parlait anglais comme un fro
Traité comme un mangeux d'bines
M'a t'en faire
Il s'est pas laissé faire

Mon père a fait son goddam best
Et puis ma mère, elle s'est occupée du reste

Elle, a voulait enseigner, être maîtresse dans un village
C'est pas comme ça que ça s'est passé, pognée dans le virage
Why not faire le ménage dans une maison de riche
Si ça paie les voyages, moi j'veux ben faire la boniche
Logée, nourrie; aventure y compris

Chante, chante, chante
Sur la colline chante
Le bonheur, c'est quand, c'est quand on chante

Un enfant, deux enfants, trois, quatre, jusqu'à dix
Autant de déménagements, la terre, la business
Toujours les shifts à la mine
Les shifts de 8 heures
Un double de temps en temps
Pour se payer un petit Bonheur



Photo : Jill Lefaive

« A Place to Stand »

Par Eleanor McMahon – ministre du Tourisme, de la Culture et du Sport



En qualité de ministre du Tourisme, de la Culture et du Sport, j'ai eu le privilège de rencontrer un grand nombre de citoyens fiers, talentueux et travailleurs, à plusieurs activités et événements spéciaux auxquels j'ai participé. Une de ces rencontres m'a particulièrement frappée, il y a quelques mois.

C'était un magnifique soir d'été, au Musée des beaux-arts du Canada de notre capitale nationale. J'étais assise, en train d'admirer la rivière des Outaouais et la Colline du Parlement. La première ministre Wynne et moi-même nous trouvions à Ottawa pour présenter le programme de notre gouvernement pour la célébration du 150e anniversaire de la Confédération de 2017. Pendant que le public attendait que nous prenions la parole, une chanson s'est fait entendre dans le système audio. Si, comme moi, vous avez grandi en Ontario vers la fin des années 60, vous la connaissez sûrement : A Place to Stand, A Place to Grow (Où l'on se tient) — notre hymne non officiel, présenté à l'Expo '67.

Puis, le groupe Ginger Ale & The Monowhales est monté sur scène, un jeune groupe de Toronto, qui incarne l'excitation et l'énergie des célébrations du 150e anniversaire de l'Ontario. Les musiciens ont joué une version moderne, entraînante et irrésistible de la chanson A Place to Stand. Les spectateurs ont commencé par frapper des mains et des pieds, puis n'ont pas résisté au plaisir de se lever pour danser. C'était un moment que je n'oublierai jamais. On pouvait sentir la fierté dans la salle, le genre de fierté que les habitants de l'Ontario ressentent à l'égard de leur extraordinaire province.

En 2017, alors que nous célébrerons nos accomplissements et partagerons notre vision d'un avenir brillant pour les générations d'Ontariens et d'Ontariennes à venir, je sais que nous chanterons et danserons ensemble au son de A Place to Stand.



Haut : La première ministre Wynne, la ministre McMahon, le maire Watson et des députés d'Ottawa accompagnent les musiciens de Ginger Ale & The Monowhales à la fête donnant le coup d'envoi aux célébrations d'Ontario150.

Bas : Le groupe Ginger Ale & the Monowhales joue une version modifiée de la chanson A Place to Grow, pour la première fois sur scène au Musée des beaux-arts du Canada.

Photos gracieusement fournies par Premier of Ontario Photography

Réflexions sur les 150 ans de l'Ontario

Par l'honorable David Onley – 28^e lieutenant-gouverneur de l'Ontario

L'honorable David C. Onley, ancien lieutenant-gouverneur de l'Ontario, rencontre Sa Majesté la Reine au palais de Buckingham.

Une photo a fait partie du patrimoine de notre famille. Elle représentait Sa Majesté la Reine à Kew Gardens dans le quartier The Beaches, escortée par le propriétaire des Maple Leafs de Toronto, Conn Smythe, en une suffocante journée de juin 1959, en train de rencontrer des dizaines d'enfants en fauteuil roulant. Une immense bannière avait été montée et affichait un message empreint de fierté : « Les enfants infirmes accueillent notre reine. »

Alors que les autres enfants portaient des chemises légères, j'avais une veste en laine épaisse. J'étais le seul dans cette situation. Mon grand-père né en Grande-Bretagne avait insisté pour que je sois « convenablement vêtu » si je rencontrais la Reine.



Les trois journaux torontois ont croqué exactement cette scène, et les coupures, qui ont jauni au fil des ans, sont restées dans notre famille.

La formulation ne serait plus la même aujourd'hui. Le mot « infirmes » aurait été troqué contre « handicapés », puis remplacé par l'expression « ayant une incapacité ». Mais, quoi qu'il en soit, M. Smythe et d'autres généreux bienfaiteurs auraient bel et bien fait bâtir le premier centre de réadaptation de l'Ontario pour enfants et j'aurais été l'un des premiers patients de celui-ci, en 1963, pour m'y rétablir après des chirurgies visant à me faire quitter mon fauteuil roulant et me permettre de mener une vie beaucoup plus mobile.

Près de 50 ans plus tard, je serais encore photographié en compagnie de Sa Majesté, mais, cette fois, du palais de Buckingham à titre de lieutenant-gouverneur de l'Ontario. Quelle fantastique province! Que nous ayons un handicap ou non, nous sommes vraiment chanceux.



Célébration des badlands de Chinguacousy

Par Joseph Desloges – professeur aux départements des sciences de la terre et de la géographie,
Collège Woodsworth, Université de Toronto

Des centaines de milliers d'Ontariennes et d'Ontariens ont visité les badlands de Chinguacousy – ou terre des jeunes pins. Ce substrat rocheux en argile-schiste en proie à une érosion rapide se situe au pied de l'escarpement du Niagara. Il s'agit d'un élément unique du patrimoine naturel de notre province. Ces badlands désignés comme une zone d'intérêt naturel et scientifique et formant un paysage mis en valeur dans des centaines de campagnes de promotion (plus récemment la campagne ontarienne « Où suis-je? ») méritent absolument d'être célébrés en 2017!



Photo-portrait gracieusement fournie
par Joseph Desloges

Marcher près de l'eau

D'après une entrevue avec Josephine Mandamin – « Water Walker », grand-mère et récipiendaire d'un Prix du lieutenant-gouverneur pour les réalisations en matière de conservation du patrimoine ontarien en 2015

Lorsque nous sommes en harmonie avec l'eau, nous prions pour elle. L'eau que nous portons, nous prions pour elle et nous la prions; nous lui parlons. Nos esprits et nos cœurs sont avec l'eau que nous portons. L'eau est très précieuse. Nous l'avons adoptée. Nous l'avons recueillie au fil de nos pas et nous la transportons d'un endroit à un autre.

Nous, en tant qu'Anishinaabe, devons transporter notre souveraineté, notre travail, comme nous avons été gouvernés par le Créateur. Puisque nous sommes descendus sur Terre, nous sommes passés du monde spirituel au monde matériel. On nous a confié des responsabilités, des rôles, dont nous devons nous acquitter. Nous avons la grande mission de prendre soin de la Terre. Et c'est pourquoi nous parlons au nom de la Terre-Mère maintenant. Et c'est pourquoi nous parlons au nom de la Terre-Mère maintenant. Nous le devons, et particulièrement maintenant, à cette époque où elle souffre vraiment. On la pollue, la prostitue, la vend. Tout ce qui lui arrive nous touche, et marque les femmes. Ainsi, lorsque je songe à la façon dont nous, les femmes, devons porter notre fardeau, nous devons vraiment réfléchir et voir à quel point il est important que nous sachions qui nous sommes en tant que femmes. Prenons conscience de notre puissance, de notre capacité d'orienter le changement.

Josephine Mandamin sensibilise à la conservation de l'eau par ses « Water Walks » (marches de l'eau). Elle a effectué ces marches partout au Canada, en Amérique centrale et aux États-Unis, parcourant plus de 17 000 kilomètres ces cinq dernières années.

Photo gracieusement fournie par Josephine Mandamin



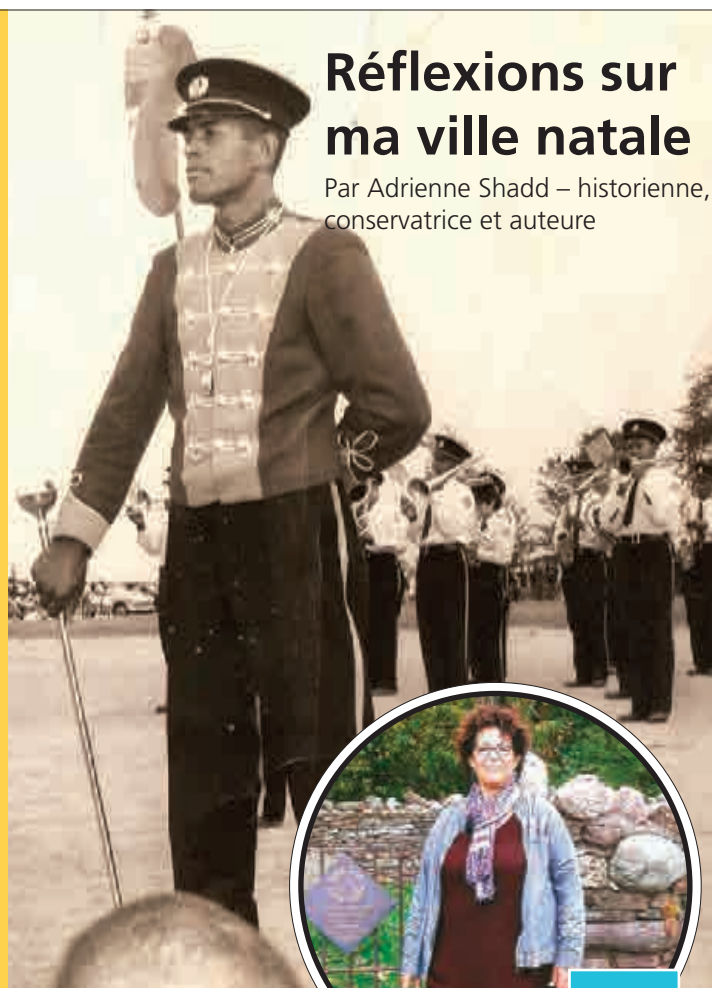
En cette année du 150^e anniversaire du Canada, j'aimerais rendre hommage à ma ville natale. North Buxton a vu le jour en 1849 en tant que colonie établie par des esclaves évadés et des Noirs libres des États-Unis. L'un des derniers arrêts du chemin de fer clandestin, Buxton occupe une place modeste, mais vraiment unique dans la mosaïque canadienne.

Même si elle est plus ancienne que le Canada lui-même, Buxton, comme le pays, a un patrimoine durable, qui traverse les ans. Le musée qui a été créé pour contribuer au centenaire de 1967 est maintenant un lieu historique national dont les visiteurs proviennent de toutes les régions du monde. Nos retrouvailles annuelles à l'occasion de la fête du Travail (Labour Day Homecoming Celebration) marqueront en 2017 leur 94^e anniversaire, et Buxton figure dans bon nombre de documentaires et pièces de théâtre de différentes époques. Sur une note personnelle, c'est l'endroit qui a abrité mes toutes premières années et qui m'a ainsi instillé nombre des aspects moraux et des valeurs que je chéris : l'honnêteté, l'authenticité et la croyance que l'on devrait traiter tous les gens avec dignité et respect, peu importe leur origine ou leur situation dans la vie. Je souhaite surtout adresser ma reconnaissance aux agriculteurs, travailleurs, enseignants, infirmières, médecins, avocats, ministres, artistes, musiciens, auteurs, conservateurs, bénévoles et aînés de la collectivité qui ont fait de Buxton un endroit aussi spécial et ont contribué dans une multitude de domaines à la vie qui se poursuit.

Photos gracieusement fournies par Adrienne Shadd

Réflexions sur ma ville natale

Par Adrienne Shadd – historienne, conservatrice et auteure



Le Maple Leaf Band de North Buxton, à un « tatoo » tenu à North Buxton en 1960.

Les trains de l'Ontario

Par Larry Wayne Richards – ancien membre du conseil de la Fiducie, professeur émérite et ancien doyen de la faculté d'architecture, du paysage et du design John H. Daniels, Université de Toronto

Mes premiers souvenirs visuels de l'Ontario, je les tiens d'un train de voyageurs il y a 45 ans. En 1972, j'ai franchi la frontière à Detroit et pris le train de Windsor à Toronto. De ma fenêtre, j'appréciais le paysage du Sud-Ouest de l'Ontario, le vert ondoyant des terres agricoles et les petites villes bien ordonnées, se déroulant comme les images d'un film. Je n'ai jamais oublié ce premier contact civilisé avec l'Ontario dans le confort d'un train qui roule.

L'Ontario a une histoire ferroviaire fascinante, de la période précédant la Confédération jusqu'au début du XX^e siècle. Cependant, vers 1932, avec le prolongement de la ligne de la Temiskaming and Northern Ontario Railway jusqu'à Moosonee près de la baie James, la croissance du chemin de fer en Ontario a pris fin. De plus, dès les années 1970, le service passagers a commencé à se faire rare. Les voitures sont devenues les reines de la route, avec des répercussions énormes et négatives sur les municipalités et les petites villes de l'Ontario.

En décembre dernier, en prenant le TGV (train à haute vitesse) de Paris à Reims, qui atteint des vitesses de plus de 300 kilomètres/heure, je réfléchissais à l'Ontario et à la croissance rapide de la région élargie du Golden Horseshoe, densément peuplée, me demandant si un réseau de transport régional intégré en commun finirait par se concrétiser. Le jour viendra-t-il où nous pourrions monter dans un train super rapide reliant Toronto à Hamilton? Pouvons-nous aspirer à nous élancer confortablement jusqu'à Ottawa, ou même Sudbury?

C'est l'avenir de l'Ontario civilisé dont je rêve, où les voitures n'ont plus le haut du pavé.



Photo gracieusement fournie par Larry Richards

Photo : Earl Minnis



Souligner l'histoire des cimetières juifs de Toronto

Par Ellen Scheinberg – auteure et présidente, Heritage Professionals/Archives

J'ai développé une passion pour les cimetières ces dix dernières années. Tout cela a commencé à l'époque où j'étais directrice des Archives juives de l'Ontario, quand j'ai organisé une visite du cimetière de l'avenue Pape avec l'artiste locale Susan Brown.

Le cimetière a été établi en 1849 par les premiers résidents juifs de Toronto. Parmi les personnes qui y sont inhumées se trouvent des rabbins, des hommes d'affaires en vue, des héros militaires et des enfants, ainsi que les victimes de pandémies locales. En plus de jeter un éclairage sur les traditions et les droits funéraires des juifs, les récits relatés au cours de la visite guidée touchent toutes les facettes de l'histoire juive.

L'an dernier, j'ai travaillé avec Toronto Hebrew Memorial Parks (THMP), un organisme sans but lucratif qui dirige les deux cimetières communautaires situés dans la région de York, afin de réunir des documents sur son histoire et de concevoir des ateliers sur les cimetières à l'intention des élèves du secondaire. Nous avons tenu le premier atelier en mai 2016. Cette initiative nous permettra de transmettre à la jeunesse juive nos connaissances et notre enthousiasme à l'égard des sites historiques. Il s'agit, selon moi, d'un travail essentiel : grâce à lui, la prochaine génération utilisera et conservera ces sites précieux et sacrés sur les plans religieux et historique.

Photos gracieusement fournies par Ellen Scheinberg

Réflexions sur d'anciennes carrières du Nord de l'Ontario

Par Patrick Julig, Ph.D. – professeur d'anthropologie, école d'études communautaires et nordiques de l'Université Laurentienne, à Sudbury

Dans les années 1980 et 1990, j'ai fait des fouilles dans le sol de la carrière des sites archéologiques Cummins et Sheguiandah, dans le Nord de l'Ontario, en plus d'y donner des ateliers. J'ai eu la chance de faire la même chose dans de nombreux autres beaux endroits ailleurs dans le monde.

Nous, archéologues, sommes inspirés par nos quêtes, étant à la recherche d'artefacts rares et précieux, de réponses à des questions et de nouvelles connaissances. Des questions sans réponse ont été soulevées aux deux sites, par exemple y a-t-il eu occupation pré-Clovis à Sheguiandah?



et buttes d'autrefois (comme Sheg et Dreamers Rock) sont des lieux sacrés, propices à la méditation et à l'apparition de visions.

Sheguiandah et Cummins sont des sites similaires de la période paléoindienne sur des plages du Pléistocène, élevés au-dessus des Grands Lacs modernes par relèvement isostatique, qui présentent des caractéristiques intéressantes et des artefacts éparpillés.

Mais que peut voir le public dans ces deux sites fascinants? Pour celui de Cummins, la plaque de Parcs Canada se trouve un peu plus loin, à Thunder Bay. Pour Sheguiandah, le Centennial Museum (musée du centenaire) propose une expo-vitrine sur les artefacts, avec une station d'interprétation éducative. L'aménagement d'un sentier d'interprétation est prévu afin d'augmenter le nombre de visiteurs pour que davantage de personnes découvrent et apprécient notre héritage commun.

L'archéologie sur le terrain est passionnante, et la découverte de sites aux quatre coins du monde est un privilège. L'enseignement est tout aussi captivant, tout comme le travail avec des membres des Premières Nations ou la visite de lieux historiques et sacrés, peu importe l'endroit sur la planète. D'après les anciens, les carrières



Photos gracieusement fournies par Patrick Julig



L'histoire et l'archéologie réunies par la foi

Par William R. Fitzgerald – archéologue



L'un des artefacts trouvés en 1977. Un revers de médaille illustrant la Vierge près d'une croix ornée. Un point à son épaule gauche représente l'Enfant Jésus. L'autre revers montre la tête auréolée de Loyola devant la Crucifixion. Trois points à sa base symbolisent la Vierge, Marie-Madeleine et Jean.



La présence de bagues iconographiques en alliage de cuivre dans des sites archéologiques des XVII^e et XVIII^e siècles est couramment attribuée aux missions jésuites.

Le soupçon, la peur et l'intimidation attendaient les prêtres jésuites Jean de Brébeuf et Pierre-Joseph-Marie Chaumonot durant leur « mission des Anges » dans la « Nation Neutre » du 2 novembre 1640 au 19 mars 1641. Le territoire de cette confédération tribale, ainsi que l'avait désignée Champlain en 1616 en raison de sa neutralité dans les conflits entre Hurons et Iroquois, s'étendait de la tête du lac Ontario pour couvrir toute la péninsule du Niagara et l'autre côté de la rivière Niagara. Vers la fin d'une mission stressante, une intense tempête de neige avait forcé les jésuites à rester à *Teotongniaton* (Saint-Guillaume). Une femme les avait accueillis pendant 25 jours.

Dans de telles situations, les jésuites avaient pour coutume d'utiliser des babioles peu coûteuses comme monnaie d'échange contre le gîte et des biens de première nécessité. La présence de bagues iconographiques en alliage de cuivre dans des sites archéologiques des XVII^e et XVIII^e siècles est couramment attribuée aux missions jésuites. Coulées à partir de laiton doré ou bronze à canon, leurs plaques arborent divers motifs décoratifs appliqués en relief selon un procédé pressé-moulé ou gravé. D'une nature à la fois ecclésiastique et laïque, les deux motifs les plus courants sont **IHS** et **L♥** (« L-Cœur »). Le **monogramme IHS** montrant une croix par l'ajout d'un trait horizontal au **H** est un symbole jésuite reconnu – **IHS** étant l'abréviation du nom de Jésus en grec. Le rébus **L♥** – signifiant un message intime : elle a mon cœur – pourrait aussi avoir servi à témoigner une dévotion à l'endroit d'Ignace de Loyola, fondateur des jésuites, ou de Louis XIII ou XIV [rois français].

Des chasseurs de reliques et une expédition archéologique menée par Paul Lennox en 1997 ont permis de trouver un nombre très élevé d'objets associés aux jésuites au site Neutral Hood près de Freelon, au nord-ouest de Hamilton. Si des explorateurs et commerçants laïcs ont aussi distribué de tels articles, leur concentration inhabituelle au site archéologique Hood devrait être interprétée comme un témoignage de la présence du futur Saint-Brébeuf et de Chaumonot, coincés par la neige en 1641, dans une oasis salvatrice inattendue.

Photos gracieusement fournies par William R. Fitzgerald

Mon Ontario, c'est ...

Par Davil P. Silcox – auteur, éducateur, administrateur culturel et défenseur des arts



Photo : Linda Intaschi

MON ONTARIO, C'EST : RosalieAbella, RobertAitken, AndréAlexis, LouApplebaum, MargaretAtwood, IainBaxter&, StanBevington, BillBissett, JeanBoggs, DaveBroadfoot, EdBurtynsky, JackBush, JackCostello, DavidCrombie, KikiDelaney, LouiseDennys, MichaeldePencier, RamsayDerry, RupertDuchesne, BuddFeheley, MaureenForester, DavidFrench, NorthropFrye, RobertFulford, AllanGotlieb, DannyGrossman, SiamakHariri, EvelynHart, YdessaHendeles, MarthaHenry, BenHeppner, PeterHerrndorf, JohnHirsch, WilliamHutt, AvIsaacs, ChristinaJennings, GeoffreyJames, AlanJarvis, NormanJewison, MendelsonJoe, KarenKain, MichaelKoerner, MurrayKoffler, BruceKuwabara, JamesKudelka, BoraLaskin, PierreLassonde, MaryJoLeddy, DennisLee, DavidLeighton, GordonLightfoot, KennethLochhead, KatharineLochnan, AlexinaLouie, MargaretMacMillan, HarryMalcolmson, MarcMayer, MartiMaraden, JohnMassey, RickMcCarthy, SeanaMcKenna, MarshallMcLuhan, MervonMehta, DavidBMilne, DavidMirvish, RayMoriyama, KazuoNakamura, JohnNewlove, bpNicol, MichaelOndaatje, ErnaParis, JeanParkin, AlexPauk, OscarPeterson, RobinPhillips, AlPurdy, RobbieRobertson, JohnReeves, SusanRubes, TonyScherman, RMurrayShafer, IsadoreSharp, Sheff, RosemaryShipton, PeterSimon, HarrySomers, AnnSoutham, HowardSutcliffe, HaroldTown, ShirleyThomson, GeorgeFWalker and JohnWeinzweig.

Tant d'autres citoyens exceptionnels comme ceux-ci ont fait en sorte, ou font maintenant en sorte, que l'Ontario est cette province qui a le goût de l'aventure et est tournée vers l'avenir, une province où les Ontariennes et Ontariens sont fiers et heureux de vivre. Leurs pairs et eux ont vraiment élargi mes horizons.

La riche histoire industrielle de l'Ontario

Par Georges Quirion – architecte et ancien membre du conseil d'administration de la Fiducie du patrimoine ontarien

Le Nord de l'Ontario possède des structures uniques, généralement méconnues, dispersées dans des petites communautés. Riches en histoire, elles constituent de précieuses ressources pour de nombreuses personnes du monde entier.

L'industrie minière, plus particulièrement, a favorisé au cours du dernier siècle l'essor de structures architecturales uniques, comme les chevalements devenus depuis emblématiques dans nos petites communautés. Ces structures s'imposent comme les balises du passé, comme autant de symboles de réussite, d'échec, d'occasions manquées, de notoriété et de fortune. Pour nombre de personnes, elles représentaient l'espoir d'une vie meilleure pour leur famille.

De nos jours, la plupart de ces structures uniques ont été démolies conformément à la *Loi sur les mines*. Cette dernière exige la restauration et la réhabilitation des sites

affectés par l'exploitation minière à leur état d'origine, dans la mesure du possible. Toutefois, la ville de Timmins présente deux exemples dignes de mention : le chevalement de la mine Hollinger n° 26 datant de 1939 et le chevalement de la mine McIntyre n° 11 remontant à 1920.

La conception et le langage architectural de ces étonnantes structures s'expliquent uniquement par leurs fonctions premières : extraire des profonds puits de grandes quantités de roches stériles et de métaux précieux, et transporter les mineurs dans les profondeurs de la terre.

Aujourd'hui, ces structures n'ont plus d'utilité ni de raison d'être. Aussi, sont-elles devenues des attractions touristiques pour la communauté. Or, elles finiront par connaître le sort dévolu aux autres structures en l'absence de financement de leur conservation et de leur utilisation. La riche histoire industrielle risque donc d'être perdue à jamais.



Photo gracieusement fournie par Georges Quirion

Chevalement de la mine McIntyre – à découvrir lors de l'événement Portes ouvertes Timmins.



Ce qui était et ce qui sera

Par Kevin Mannara – scolastique basilien (séminariste), paroisse catholique Our Lady of Assumption/Notre-Dame de l'Assomption, Windsor



Le terme *symbolkirchen* pourrait approximativement être traduit comme une « église porteuse de symboles ». De telles églises évoquent des réalités qui nous dépassent. Elles ont le pouvoir de servir de pont pour relier ce qui a été et ce qui peut advenir en transcendant qui est déjà. L'église de l'Assomption a été un *symbolkirchen* non seulement pour la paroisse catholique de l'Assomption, mais également pour la ville de Windsor et pour l'Église en Ontario.

Le mot « Église » s'emploie autant pour désigner l'ensemble de la communauté chrétienne que le lieu de culte, une « église », révélant ainsi un lien étroit entre ces deux significations. Les églises reflètent une « ecclésiologie appliquée ». Les arcs gothiques et l'art que recèle l'église de l'Assomption invitent l'esprit et l'âme à s'élever. Elle a été la

troisième église au service de la paroisse, laquelle a été fondée en 1767 pour accueillir les Hurons et les colons français. Construite en 1845, puis rénovée au fil du temps, l'église de l'Assomption a été pour la population ontarienne le lieu de célébration d'innombrables baptêmes, mariages et funérailles ainsi que de messes quotidiennes et dominicales.

En 2014, elle a fermé ses portes en raison de la nécessité incontournable de réparations majeures. Depuis, les paroissiens fréquentent d'autres lieux de culte. L'architecture et l'art historique de l'Assomption sont désormais en péril. La communauté continue de prier pour qu'un généreux bienfaiteur permette la réouverture de l'église en finançant sa restauration. L'église redeviendrait ainsi le trait d'union entre ce qui a été et ce qui adviendra.

Photos gracieusement fournies par Kevin Mannara

Espoir en l'avenir

Par Holly Martelle – directrice chez Timmins Martelle Heritage Consultants Inc.



Photo gracieusement fournie par Holly Martelle

Mes journées d'archéologue se résument bien souvent à analyser minutieusement et systématiquement de petits fragments de la vie quotidienne, et ce, pendant des heures et des heures. L'an dernier, au cours d'une recherche archéologique en plein centre-ville de Toronto, nous avons fait une découverte remarquable – une découverte qui non seulement a fait grimper les pulsations de mon cœur d'archéologue, mais qui a ravivé mon sentiment de fierté d'être Canadienne.

Notre trouvaille? Une simple plaque ornée d'une scène de *La Case de l'Oncle Tom*, le célèbre roman signé Harriet Beecher Stowe qui dépeint l'esclavage en Amérique. Au cours



de la première partie des années 1800, des milliers d'esclaves – hommes, femmes et enfants – ont fui les États-Unis dans l'espoir de trouver la liberté au Canada, où l'esclavage était illégal. Plusieurs d'entre eux se sont établis précisément dans le quartier où la plaque a été découverte plus de 150 ans plus tard : « St. John's Ward » ou le « Ward », le quartier qui a accueilli de nombreuses vagues d'immigrants venus des quatre coins du monde pour jeter leurs racines dans notre grand pays et aspirer à une vie meilleure pour eux-mêmes et leurs familles. Dans ce quartier d'immigrants, la plaque a commémoré les idéaux canadiens de dignité et d'égalité pour tous et fait naître l'espoir en l'avenir.

Photo gracieusement fournie par Timmins Martelle Heritage Consultants Inc. et Infrastructure Ontario



La riche diversité de l'Ontario

Par Deepa Mehta – réalisateur, producteur et scénariste

Quand je pense à l'Ontario, c'est l'inclusion et la diversité, et la richesse qui en résulte pour notre province, qui me viennent en tête. Dans un monde en proie à une xénophobie alarmante et à une dynamique nativiste, nous sommes, à mon avis, un refuge pour l'« autre ».

Regardez-nous dans le film *Sam and Me* (<https://vimeo.com/199341310>), dont l'action se passe à Toronto, alors que nous, « Ontariens », interagissons d'une drôle de façon.

Deepa Mehta à la 7^e édition de l'Annual Canadian Filmmakers' Party.
Photo gracieusement fournie par le Canadian Film Centre

L'archéologie sous-marine

Par Scarlett Janusas – présidente, Scarlett Janusas Archaeology Inc.

J'ai toujours été passionnée par l'archéologie ainsi que par l'eau. J'adore la sensation éprouvée sur l'eau et sous l'eau. Alors, quoi de mieux pour combiner les deux que de plonger dans l'archéologie sous-marine?

Bien des gens peuvent à peine imaginer ce qui peut se passer sous la surface des Grands Lacs ou de bien d'autres étendues d'eau ontariennes. Il est cependant évident que les voies navigables sont liées aux premiers moyens de transport des explorateurs et commerçants d'autrefois en Ontario et dans



l'arrière-pays. Les peuples autochtones reconnaissaient la valeur de l'eau pour sa capacité de transporter et pour ses ressources à exploiter. Ignorer cette source potentielle de sites archéologiques serait une tragédie.

Les ressources sous-marines comprennent des épaves, des pièces d'infrastructure maritime, des pirogues, des vestiges de déversements, etc. Il reste assurément des épaves contenant de précieux chargements à découvrir. Le coffre de Davy Jones recèle des bijoux de connaissances...

Photo gracieusement fournie par Scarlett Janusas

« Dans 20 ans, vous regretterez davantage les choses que vous n'avez pas faites que celles que vous avez faites. Alors, larguez les amarres. Mettez les voiles et sortez du port ô combien sécurisant. Explorez. Rêvez. Découvrez. » – Mark Twain, auteur américain



Photo gracieusement fournie par David Gilchrist



Photo gracieusement fournie par Arlene Chan

La porte de l'Ontario

Par Arlene Chan – historienne et auteure

Le quartier chinois Est de Toronto a une magnifique porte d'entrée, qui témoigne d'une tradition architecturale chinoise lancée en Colombie-Britannique dans les années 1880.

Comme auteure et historienne du quartier chinois, je trouve une source d'inspiration dans les nombreuses portes d'entrée des quartiers chinois de Toronto, d'Ottawa et d'un peu partout au Canada. Elles me parlent de lumière et du passage du temps, du chemin parcouru depuis ces premières années, il y a longtemps. Traverser cette arche était souvent une entrée sans retour dans une enclave ethnique, évitée et dénigrée par la société en général. De nos jours, notre identité en tant que Canadiens et Canadiennes est indissociablement liée non seulement à la diversité raciale et ethnoculturelle que nous embrassons et célébrons comme motifs de fierté, mais aussi à une grande inclusivité des personnes, quels que soient leur âge, leur foi, leur genre, leurs aptitudes et leur orientation sexuelle. La porte d'entrée est ouverte dans les deux sens, nous permettant d'entrer et de sortir facilement et, dans le processus, elle nous parle mutuellement les uns des autres, tout en ravivant la flamme d'une société inclusive.

La porte d'entrée a fait traverser bien des gens et c'est ce qui fait la grandeur de l'Ontario.



Photo : Lou Manning



Merci!

Nous vous remercions d'appuyer les efforts de conservation que nous déployons. Avec votre aide, la Fiducie du patrimoine ontarien :

- protège 465 biens du patrimoine naturel et culturel;
- accueille plus de 800 000 participants à nos programmes et visiteurs dans nos sites chaque année;
- parvient à recueillir une somme correspondant à 61 p. 100 de son budget;
- protège l'habitat de 30 p. 100 des espèces en péril de l'Ontario;
- raconte l'histoire de personnes, lieux et événements importants de l'Ontario;
- interprète des sites et des artefacts archéologiques et culturels;
- conserve le Centre des salles de théâtre Elgin et Winter Garden – dernier théâtre à salles superposées en exploitation dans le monde;
- administre le Programme des artistes en résidence Doris McCarthy.

Vos contributions sont essentielles : chaque dollar compte dans le travail que nous effectuons pour protéger notre patrimoine culturel et naturel au bénéfice de la population de l'Ontario. Nous vous invitons à nous aider à créer un héritage impérissable pour nos enfants et nos petits-enfants.

Pour apporter votre appui à la Fiducie du patrimoine ontarien et voir une liste de nos donateurs et partenaires, prière de consulter heritagetrust.on.ca/dons



MonOntario

une vision au fil du temps

Rejoindre la conversation

© 2017 Société du Partenariat ontarien de marketing touristique

MonOntario – une vision au fil du temps est une invitation lancée aux Ontariennes et Ontariens pour échanger au sujet de nos expériences, identités, valeurs et aspirations. Nous invitons les résidents de toutes les régions à raconter les lieux, les anecdotes, les souvenirs, les photos, les artefacts, les œuvres d'art et les traditions qui les inspirent, les motivent et aident à les définir. Soyez les conteurs, historiens, archivistes ou visionnaires de la province!

Mettons en valeur notre diversité et dotons l'Ontario, pour ses 150 ans, d'un bilan durable qui en reflète l'étendue, la profondeur et la complexité, alors que nous imaginons l'avenir de notre grande province.

Joignez-vous à la conversation au heritagetrust.on.ca/monontario.



ONTARIO
150

